

JOURNAL HELVETIQUE
O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

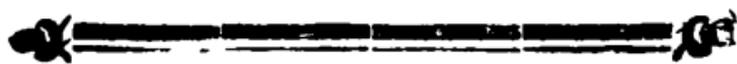
¹
DEDIÉ AU ROI.

SEPTEMBRE 1766.



NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.



MDCCCLXVI.





JOURNAL HELVETIQUE.



SEPTEMBRE 1766.

REFLEXIONS

SUR LE VRAI BIEN.

DIEU seul, à proprement parler, mérite le nom de *Bien*, parce qu'il n'y a que lui seul qui produise dans notre Ame des sensations agréables. On peut néanmoins donner ce nom à toutes les choses, qui dans l'ordre établi de l'Auteur de la nature, sont les canaux par lesquels il fait pour ainsi dire couler le plaisir jusqu'à l'ame. Plus les plaisirs qu'elles nous procurent son vifs, solides, & durables, plus elles participent à la qualité de *Bien*.

Nous avons dans *SEXTUS EMPIRICUS* l'Extrait d'un Ouvrage de *CRANTOR* sur

la prééminence des différens *Biens*. Ce Philosophe célèbre feignoit, qu'à l'exemple des Déesſes qui avoient ſoumis leur beauté au jugement de PARIS, la Richèſſe, la Volupté, la Santé, les Vertus s'étoient préſentées à tous les Grecs aſſemblés aux jeux Olympiques, afin qu'ils marquaffent leur rang, ſuivant le degré de leur influence ſur le bonheur des homes. La Richèſſe étala ſa magnificence, & començoit à éblouir les yeux de ſes Juges, quand la Volupté repréſenta que l'unique mérite des richèſſes étoit de conduire au plaifir. Elle alloit obtenir le premier rang; la Santé le lui conteſta; ſans elle la douleur prend bientôt la place de la joie: Enfin la Vertu termina la diſpute, & fit convenir tous les Grecs, que dans le ſein de la richèſſe, du plaifir, & de la ſanté, l'on ſeroit bientôt, ſans le ſecours de la prudence & de la valeur, le jouet de tous ſes énemis. Le premier rang lui fut donc ajugé, le ſecond à la Santé, le troiſième au Plaifir, le quatrième à la Richèſſe.

En éfet, tous ces *Biens* n'en méritent le nom, que lorsqu'ils ſont ſous la garde de la Vertu; ils deviennent des maux pour qui n'en fait pas uſer. Le plaifir de la paſſion n'eſt pas durable; il eſt ſujet à des retours de dégoût & d'amertume: Ce qui

avoit amusé, ennuie : Ce qui avoit piú, comence à déplaire : Ce qui avoit été un objet de délices, devient souvent un sujet de repentir & même d'horreur. Je ne prétens pas nier aux adversaires de la Vertu & de la Morale, que la passion & le libertinage n'aient pour quelques uns des momens de plaisir : Mais de leur côté ils ne peuvent disconvenir, qu'ils éprouvent souvent les situations les plus facheuses par le dégoût d'eux-mêmes & de leur propre conduite, par les autres suites naturelles de leurs passions, par les éclats qui en arrivent, par les reproches qu'ils s'attirent, par le dérangement de leurs affaires, par leur vie qui s'abîme ou qui dépérit, par leur réputation qui en souffre, & qui les expose souvent à tomber dans la misère.

„ L'Empereur WENCESLAS, nous dit
 „ l'Auteur de l'*Essai* sur le mérite & la
 „ Vertu, trouvoit du gout aux voluptés
 „ indignes, qui faisoient son occupation,
 „ & à l'avarice qui le dominoit. Mais
 „ quel gout put-il trouver dans l'opprobre
 „ avec lequel il fut déposé, & dans la
 „ paralysie où il languit à Prague, & que
 „ ses débauches avoient attirée ! Ouvrons
 „ les Annales de TACITE, ces fastes de

» la méchanceté des homes : Parcourons
 » les règnes de TIBERE, de CLAUDE,
 » de CALIGULA, de NERON, de GALBA,
 » & le destin rapide de tous leurs Cour-
 » tisans ; & renonçons à nos principes,
 » si dans la foule de ces scélerats indignes
 » qui déchirèrent les entrailles de leur pa-
 » trie, & dont les fureurs ont ensanglanté
 » tous les passages, toutes les lignes de
 » cette Histoire, nous rencontrons un
 » heureux. Choisissons entr'eux tous. Les
 » délices de Caprée nous font elles envier
 » la condition de TIBERE ? Remontons à
 » l'origine de sa grandeur, suivons sa for-
 » tune, considérons le dans sa retraite,
 » appuyons sur la fin ; & tout bien éxa-
 » miné, demandons nous, si nous vou-
 » drions être à présent ce qu'il fut autre-
 » fois, le Tiran de son pays, le Meur-
 » trier des siens, l'Esclave d'une troupe
 » de prostituées, & le Protecteur d'une
 » troupe d'esclaves ? Ce n'est pas tout :
 » NERON fait périr BRITANNICUS son
 » Frère, AGRIPPINE sa Mère, la Femme
 » OCTAVIE, sa Femme POPPE'E, ANTO-
 » NIA sa Belle-Sœur, ses Instituteurs SE-
 » NEQUE & BURRHUS. Ajoutez à ces as-
 » sassinats une multitude d'autres crimes
 » de toute espèce ; voilà sa vie. Aussi
 » n'y rencontre-t on pas un moment de

„ bonheur ; on le voit dans d'éternelles
 „ horreurs ; ses tranfes vont quelquefois
 „ jufqu'à l'aliénation de l'efprit ; alors il
 „ aperçoit le Ténare entr'ouvert ; il fe
 „ croit pourfuivi des Furies ; il ne fait
 „ où ni coment échaper à leurs flambeaux
 „ vengeurs ; & toutes ces fêtes monftruel-
 „ lement fomptueufes qu'il ordone , font
 „ moins des amufemens qu'il fe procure ,
 „ que des diftractions qu'il cherche.

Rien ce femble ne prouve mieux , que
 les exemples qu'on vient d'alléguer , qu'il
 n'y a de véritables *Biens* que ceux dont
 la Vertu règle l'ufage : Le libertinage &
 la paffion fément nôtre vie de quelques
 infans de plaiſirs ; mais pour en conoitre
 la valeur , il faut en faire une compenſa-
 tion avec ceux que promettent la Vertu &
 une conduite réglée ; il n'eſt que ces deux
 partis Quand le premier auroit encore
 plus d'agrément qu'on ne lui en fupofe ,
 il ne pourroit ſenfément être préféré au
 ſecond ; il faut peſer dans une balance le-
 quel des deux nous porte d'avantage au
 but comun auquel nous aſpirons tous ,
 qui eſt de vivre heureux , non pour un
 ſeul moment , mais pour la partie la plus
 confidérable de nôtre vie. Ainſi , quand
 un home ſenſuel ofuſque ſon eſprit de va-

peurs grossières que le vin lui envoie, & qu'il s'ennivre de volupté, la Morale n'entreprendra pas de l'en détourner, en lui disant simplement que c'est un faux plaisir, qu'il est passager & contraire aux Loix: Il répondroit bientôt, ou du moins il se diroit à lui même, que le plaisir n'est point faux, puis qu'il en éprouve actuellement la douceur; qu'il est sans doute passager, mais dure assez pour le réjouir; que pour les Loix de la tempérance & de l'honnêteté, il ne les envie à personne, dès qu'elles ne conviennent point à son contentement, qui est le seul terme où il aspire.

Cependant lorsque je tomberois d'accord de ce qu'il pourroit ainsi repliquer, si je pouvois l'amener à quelques momens de réflexions, il ne seroit pas long tems à tomber d'accord d'un autre point avec moi. Il conviendrait donc que les plaisirs auxquels il se livre sans mesure, & d'une manière éfrenée, sont suivis d'inconvéniens beaucoup plus grands que les plaisirs qu'il goûte: Alors, pour peu qu'il fasse usage de sa raison, ne conclurait il pas, que même par rapport à la satisfaction & au contentement qu'il recherche, il doit se priver de certaines satisfactions & de certains plaisirs? Le plaisir payé par la douleur, di-

soit un des plus délicats Epicuriens du monde, ne vaut rien & ne peut rien valoir : A plus forte raison, un plaisir payé par les plus cruelles douleurs, ou un seul plaisir payé par la privation de mille autres plaisirs; la balance n'est pas égale. Si vous aimez votre bonheur, aimez le constamment; gardez vous de le détruire par le moyen même que vous employez afin de vous le procurer. La raison vous est donnée pour faire le discernement des objets, où vous le devez rencontrer plus complet & plus constant. Si vous me dites que le sentiment du présent agit uniquement dans vous & non pas la pensée de l'avenir, je vous dirai qu'en cela même vous n'êtes pas homme : Vous ne l'êtes que par la raison & par l'usage que vous en faites; or cet usage consiste dans le souvenir du passé & dans la prévoyance de l'avenir, aussi bien que dans l'attention au présent.

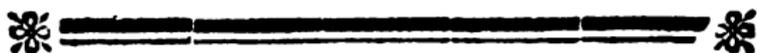
Ces trois rapports du tems sont essentiels à notre conduite : Elle doit nous inspirer de choisir dans le tems présent pour le tems à venir, les moyens que dans le tems passé nous avons reconnus les plus propres à pa venir au bonheur; ainsi pour y arriver, il ne s'agit pas de regarder précisément en chaque action que l'on fait,

ou en chaque parti qu'on embrasse, ce qui s'y trouve de plaisir ou de peine. Dans les partis opposés de la Vertu ou du Vice, il se trouve de côté & d'autre de l'agrément & du désagrément: Il en faut voir le résultat dans la suite générale de la vie, pour en faire une juste compensation. Il faut examiner, par exemple, ce qui arriveroit à deux homes de même tempérament & de même condition, qui se trouveroient d'abord dans les mêmes occasions d'embrasser le parti de la Vertu ou de la Volupté: Au bout de soixante ans, de quel côté y aura-t-il eû moins de peine ou moins de repentir, plus de vraie satisfaction & de tranquillité? S'il se trouve que c'est du côté de la Sageffe ou de la Vertu, ce sera conduire les homes à leur véritable bonheur, que d'attirer leur attention sur un Traité de Morale qui contribue à cette fin. Si la plupart des homes, malgré le desir empreint dans leur ame de devenir heureux, manquent néanmoins à le devenir, c'est que volontairement séduits par l'apas trompeur du plaisir présent, ils renoncent, faute de prévoir l'avenir & de profiter du passé, à ce qui contribueroit d'avantage à leur bonheur dans toute la suite de leur vie. Il s'ensuit de tout ce que nous venons de

dire, que la Vertu est plus féconde en sentimens délicieux que le Vice, & par conséquent qu'elle est un *Bien* plus grand que lui, puisque le *Bien* se mesure au plaisir, qui seul nous rend heureux

Mais ce qui donne à la Vertu une si grande supériorité sur les autres *Biens*, c'est qu'elle est de nature à ne devenir jamais mal par un mauvais usage. Le regret du passé, le chagrin du présent, l'inquiétude sur l'avenir, n'ont point d'accès dans un cœur que la Vertu domine, parce qu'elle renferme ses desirs dans l'étendue de ce qui est à sa portée, qu'elle les conforme à la raison, & qu'elle les soumet pleinement à l'ordre immuable qu'a établi une souveraine Intelligence. Elle écarte de nous ces douleurs, qui ne sont que les fruits de l'intempérance; les plaisirs de l'esprit marchent à sa suite, & l'accompagnent jusques dans la solitude & dans l'adversité; elle nous afranchit, autant qu'il est possible, du caprice d'autrui & de l'empire de la fortune, parce qu'elle place nôtre perfection, non dans une possession d'objets toujours prêts à nous échapper, mais dans la possession de Dieu même, qui veut bien être nôtre récompense. La mort, ce moment fatal qui désespère les autres homes, parce qu'il est le terme

de leurs plaisirs & le commencement de leurs douleurs, n'est pour l'homme vertueux qu'un passage à une vie plus heureuse. L'homme voluptueux & passionné ne voit la mort que come un fantôme affreux, qui à chaque instant fait un nouveau pas vers lui, empoisonne ses plaisirs, aigrit ses maux, & se prépare à le livrer à un Dieu vengeur de l'innocence. Ce qu'il envisage en elle de plus heureux, seroit qu'elle le plongeât pour toujours dans l'abîme du néant. Mais cette honteuse espérance est bien combattue dans le fond de son ame par l'autorité de la révélation, par le sentiment intérieur de son indivisibilité personnelle, par l'idée d'un Dieu juste & puissant. Le sort de l'homme parfaitement vertueux est bien différent: La mort lui ouvre le sein d'une intelligence bienfaisante, dont il a toujours respecté les Loix & senti les bontés.



L E T T R E

Aux Editeurs sur le Mariage des Prêtres.

MESSIEURS !

LE s'avant Anonime de vôtre Journal relève au mieux les erreurs du Dictionnaire Philosophique. Interprète de la voix publique, je prie d'en agréer la reconnoissance : Mais ne pouvoit-il pas glisser sur certains faits connus, tel est celui du Mariage des Eclésiastiques pages 562 - 564 de Juin dernier ?

Qui prit jamais ce mot de l'Évangile à la lettre, que les Apôtres renoncèrent à parens, Epouse, Enfans &c. à moins de trouver chez eux une obstination insurmontable contre le Christianisme ? Suivant ST. PAUL ils menoient avec eux leurs Femmes fideles, desquelles ils avoient des Enfans, en particulier ST. PIERRE ; tèmoin ces mots trouvés à Rome sur le tombeau de sa fille, *Atque Petronilæ filiae du cissima.* Dire qu'il est constant que ceux qui étoient au service des Autels cessoient dès lors de vivre conjugalement avec leurs Epou-

les : (page 562 citée ci-dessus) ; c'est deviner & même deviner contre toute probabilité, come l'a fort bien démontré le Savant M. SCHMIDT dans son ouvrage intitulé, *Les Apôtres mariés*.

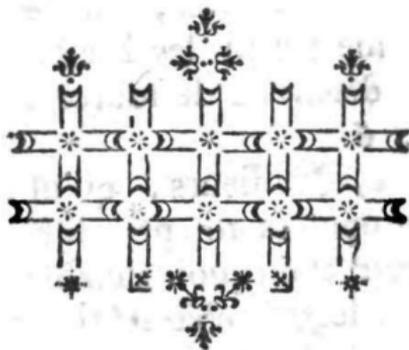
L'exemple des Apôtres a force de Loi sacrée de l'établissement du Mariage des Ecclésiastiques ; à cet égard, ceux ci peuvent pratiquer ce que ces saints homes ont pratiqué & prescrits eux mêmes dans leurs Epîtres. Or je désie de trouver aucune variation là dessus jusqu'à la fin du quatrième Siècle. Et encore où ? Dans des Consistoires obscurs, composés seulement de 15 à 19 Pasteurs ignorans & passionnés, come ceux d'Elbéri & le second de Carthage cité par l'Auteur, qui furent rejetés sur ce point, come sur bien d'autres, dans les lieux mêmes, & méprisés partout. Dans les Siècles postérieurs, la politique de Rome fit insister, (mais long tems avec peu de succès), sur le célibat des Prêtres ; parce que le mariage les atachoit trop à leurs Souverains, pour faire succeder leurs enfans dans leurs Bénéfices, dont le St. Père cherchoit déjà à s'attribuer la nomination. Le Savant Critique peut consulter ce qu'a écrit sur ce sujet ULDARIQUE Evêque d'Augsbourg dans le neuvième Siècle. - Il emploie l'autorité de l'Ecriture

Ste pour rapeller la permission du mariage des Ecclésiastiques : Il raporte le Vme Canon Apostolique, qui défend aux Prêtres & aux Evêques de renvoyer leurs femmes : Ensuite l'exemple du Concile de Nicée, (où l'Eglise à l'ombre des lauriers de l'Empereur CONSTANTIN le Grand étoit libre de retrancher tous les abus) qui, sur la remontrance de PAPHNUCE laissa une entière liberté au Clergé de se marier : Enfin la règle d'ISIDORE Evêque de Séville, Auteur du septième Siècle, qui vouloit que les Evêques véussent dans la chasteté du mariage, mais sans convoler qu'après la mort de leurs femmes, afin que sous prétexte de divorces, quoi qu'autorisés par les Loix, il ne leur ariva jamais de passer aux mariages luxurieux, encore à présent inouis, même parmi les Prêtres Grecs & Protestans, défendus de source Apostolique
TITRE I §. 6.

J'ajouterai, Messieurs, qu'une fameuse Académie proposera un prix sur cette question, dit-on : Pourquoi s'établit le célibat des Prêtres, lequel n'étoit rien moins que général sous la seconde race de nos Rois, & sur-tout sous LOUIS le débonaire, qui fut aculé *dans la suite* d'avoir été Hérétique Nicolaite, parce qu'il avoit été favorable au mariage des Prêtres. Cette im-

putation étoit d'autant plus absurde, que long tems encore après lui on trouve, même dans les *Monumens Bavaurois*, que l'Académie de Bavière vient de publier en 6 Volumes in 4. des Actes légalement passés entre des *Prêtres* & leurs *Prêtresses* & qui suposoient la légitimité de leur mariage & de leur postérité, quelquefois très nombreuse.

Bien persuadé de votre exacte impartialité, vous vous ferez un devoir, je m'assure, Messieurs, de rendre publique dans votre premier Journal cette révéndication de la vérité historique. J'ai l'honneur d'être &c ***.





A U T R E L E T T R E

Aux Editeurs sur le mariage des Prêtres.

OUI, Messieurs, parmi plusieurs excellentes Pièces du Journ. Helv. l'on fait grand cas des Remarques sur le Dictionnaire Philosophique. Cependant leur estimable Auteur permettra que vous fassiez inserer cette Lettre dans le même Journal, à l'occasion du défi qu'il a fait dans celui de Juin page 562 *aux Critiques les plus intrépides*, de prouver que les Prêtres ayent vécu avec leurs femmes depuis les tems Apostoliques. Le célibat des Eclésiastiques est une controverse à laquelle je ne toucherai pas. Quant au *fait*, s'ils ont été mariés pendant les premiers Siècles, nôtre Savant en est convenu : Mais, ajoutent quelques Censeurs, c'étoit à lui de fournir la preuve de leur continence, au mépris de cette Loi universelle *credite & multiplicamini; & replete terram* (Genèse I v. 1 :) Sa supposition est contre toute probabilité, ajoutent-ils, en citant le bon mot de ST. BERNARD, *habiter avec une femme & ne la point toucher c'est plus que ressusciter les morts.* Je

pars de ce principe. D'autres pourront l'étendre s'il leur plait.

Hé bien, Messieurs les rieurs, au lieu des preuves historiques que vous nous demandez, en voici pour le contraire. Quel triomphe en résultera-t-il contre le Christianisme? Pas le moindre.

J'accorde à ces Messieurs, que ST. PIERRE, le Prince des Apôtres, come les autres, non seulement étoit marié: (I. Corin. IX) mais que la tradition témoigne qu'il eut des enfans, entr'autres PETRONILLE, dont le Pape PAUL I trouva l'Epitaphe écrite de la propre main de ce grand Apôtre.

Les Pasteurs même, les plus dignes, des trois premiers Siècles l'ont imité; témoin CHEREMON, lequel pendant la persécution de DECE se sauva en Arabie, avec sa femme: Témoin CECILIUS, qui au lit de mort recomanda son épouse & ses enfans à ST. CYPRIEN: Et cet Evêque lui même n'en avoit-il pas une qui s'oposa à sa conversion? Témoin AGRICOLA, Prêtre & Martyr, dont la *Veuve éduqua* chrétiennement ses enfans au raport de ST. AMBROISE: Témoin PHILE'E Pasteur Martyr; car son Juge l'exhortoit à avoir compassion de sa femme & de ses enfans; ces Pasteurs auroient-ils été plus constans dans le célibat?

Est-ce par plaisanterie, Monsieur, que l'on objecte qu'au IVme Siècle le Concile d'É-

libéri ordona aux Prêtres de s'abstenir de leurs femmes, pendant le St. Ministère ; ou pour insinuer que hors de là, i's leur rendoient les devoirs de Maris? GRATIEN pouvoit l'entendre ainsi, lorsqu'il prescrivoit de se priver de sa femme quelques jours avant la Comunion. Ou bien faut-il imiter sur l'Arrêt d'Elibéri, la récusation qu'en a faite le Cardinal BARONIUS sur les Images, *parce que ce Concile n'étant composé que de 19 Pasteurs qu'étoit-ce autre chose qu'une Classe dans un coin du monde? A t elle pu ou a t elle du, statuer rien autre que ce que l'Eglise Universelle professoit par-tout: Et qu'elle créance mérite le Canon d'un si petit nombre de Pasteurs? Les Protestestans ont pour principe absolu, qu'une Classe fut-elle de 19 ou si l'on veut de cent mille & neuf Ministres, n'a jamais le droit de rejeter, condamner; ou de recevoir & d'approuver le moindre article, COME DOCTRINE, à moins de témoignages formels de l'Écriture Sainte & de la Raison, où elle est admissible. De quel poids seroit donc dans la Chrétieneté la décision de 19 Pasteurs assemblés à Elibéri ou au second Conciliabule de Carthage en 390 sur le Mariage de ses Ministres? Au Concile (*) de Nicée tenu en 325. PAPHNU-*

(*) Ce Concile de Nicée étoit général sous la protection de CONSTANTIN le Grand.

CE y ayant soutenu, que le Mariage des Prêtres, n'étoit point opofé à la chafteité, on leur laiffa cette liberté. L'un des Pères, l'Evêque SPYRIDION, qui avoit femme & enfans, fut-il moins digne Miniftre? Vous n'ignorez pas, Monsieur, qu'en 370 le Concile de Gangres dépofo l'Evêque EUSTACHE, parce qu'il défendoit le Mariage aux Prêtres; & qu'il frapa d'Anathème ceux qui ne comunieroient pas de leurs mains come de celles des Célibataires. GREGOIRE de Naziance vécut faintement, quoique marié. GREGOIRE de Nyffe l'étoit; faifant l'éloge de la virginité, il confefse *n'avoir point de part à cette gloire ayant lui même une femme.* SYNESIUS élevé au Patriarchat, déclare par Lettre à fon frère EUTROPE, *qu'il prie Dieu de lui doner beaucoup d'enfans bien nés de fon Epoufe.*

Ne croyez pas, Monsieur, que cet ufage fut particulier aux Grecs; il étoit commun aux Latins des IV premiers Siècles. Il n'étoit queftion ni du petit Philofophe Auteur du Dictionnaire, ni de LUTHER, ou de CALVIN, lorsqu'on fit les Vers fuivans fur HILAIRE Evêque de Poitiers, qui avoit femme & enfans à la fin du IV Siècle.

Non nocuit tibi piogenies, non obftitit uxor
 Legitimo conjuncta thoro, non horruit, illa,
 Tempeftate, Deus thalamo, cunabula, tædas.

ST. AMBROISE & ST. JEROME, (malgré son dévouement pour la virginité), assurent que les Prêtres leurs contemporains étoient mariés. Mais en voilà assez pour faire convenir qu'ils vécutent conjugalement avec leurs femmes & qu'ils en eurent des enfans. Il n'est pas moins vrai que les défenses sont fort postérieures & qu'elles furent très mal observées. Mais si elles sont aujourd'hui généralement observées dans la dépendance du Siège de Rome, les Ecclésiastiques Grecs & Protestans n'ont jamais voulu s'y soumettre. Est-ce un mal? Des Savans Catholiques ont examiné ce problème. Ils se sont déclarés pour la négative. Mais je me borne à l'Histoire. Les Chefs des Protestans prirent femmes pour en donner l'exemple. Dans leur parti un Prédicateur Célibataire est peu s'en faut aussi scandaleux que le seroit un Curé à Lisbonne avec sa femme & ses enfans parmi les spectateurs d'un *auto da fé*. L'on ne fait aucune attention qu'ils passent à de secondes noces après la mort de leurs moitiés. En est-il de même après les avoir répudiées, elles encore vivantes & en ayant lignée? Je n'ai pu en découvrir aucun exemple. Leurs confessions de foi sont muettes là dessus, excepté en Angleterre où l'on cite les anciens Canons qui excluent

de tels, des fonctions du Sacré Ministère. Leurs Casuistes ajoutent, qu'un Pasteur réduit à la cruelle nécessité de recourir au divorce, si clairement blâmé dans les Saints Livres, ne peut se dispenser d'enlever au moins toute suspicion de sensualité, dans la rude épreuve, d'avoir été contraint de recourir à la dissolution du lien conjugal, en passant le reste de sa vie dans une chaste pénitence sans se remarier, grace disent-ils, que Dieu ne refuse jamais à de tels qui l'imploient & la recherchent sincèrement.

Or d'où vient que LUTHER, avec sept de ses Confrères permirent la Bigamie à PHILIPPE Lendgrave de Hesse, come son petit fils en a fait de vifs reproches? Ces Messieurs répondent que ce Prince n'étoit pas Eclésiastique, que la décision de huit Ministres n'est ici d'aucune valeur, & qu'ils désapprouvent cette démarche dont ces mêmes huit Ministres se repentirent si amèrement jusqu'à la mort; enfin que c'est une flétrissure à leur mémoire.

Vous me demandez, Monsieur, si parmi les Protestans le divorce est un précepte? Non, ce n'est qu'une permission, dont l'innocent peut se relacher, à l'égard de la partie coupable d'adultère ou de désertion malicieuse, moyennant un changement par-

fait. Ils donnent éternellement tout Pa-
 roissien , qui obtient son divorce du Con-
 sistoire , à moins d'avoir pu convaincre ju-
 ridiquement l'aculé *d'adultère* , come l'*uni-
 que cas* permis par nôtre Sauveur , (*MATT.
 XIX v. 9*) ; & ce leur semble la *déser-
 tion malicieuse* (*I Corinth. VII v. 15*) co-
 me une forte d'adultère ; s'entend après
 que l'Époux a employé inutilement tous
 les moyens possibles pour fixer l'inconstan-
 ce de la partie volage. Alors il n'est pas
 rare qu'un simple Laïque se remarie. Come
 les Catholiques , ils reconnoissent dailleurs
 tout les cas de *nullité de Mariage*. Le Co-
 de Frédéric les a détaillé. Ce sont les
defauts dans la constitution , come l'impuif-
 fance ; des maladies incurables & absolu-
 ment insupportables dans l'habitation du ma-
 riage que l'on a caché pour tromper ; ou
 bien une *haine irréconciliable* , qui se done
 effor par mille atentats criminels.

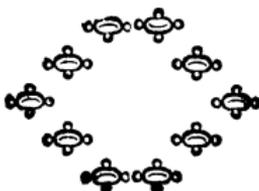
Après avoir été Rapporteur fidèle des ré-
 ponses d'autrui aux questions dont vous
 m'avez honoré , pour en faire part à tant de
 perones sur-tout Catholiques mal infor-
 més là dessus ; voyez , Monsieur , s'il im-
 porte à la sainteté & à la divinité de la
 Religion Chrétienne , de défier que l'on
 puisse citer un seul exemple de Pasteurs

ou de Diacres qui aient eu des enfans après leur promotion au St. Ministère. En attendant voici coment le Poete cité plus haut exprime, que du tems des Pères ils vivoient mieux dans l'état du mariage que nos Pasteurs dans le célibat.

Patrum .. vita fuit melior cum cunjugè quàm nunc
Nostro fit, exclusis thalamis & conjugis, usu.

J'ai l'honneur de vous en laisser juge
& d'être vôtre &c.

Sincerus DULCEDO.



LIVRES NOUVEAUX.

HISTOIRE *des Révolutions de l'Empire Romain, pour servir de suite à celle des Révolutions de la République, par S. N. H. LINGUET, Avocat au Parlement.*

M. LINGUET donne une idée du sujet qu'il va embrasser. C'est, dit-il, un des plus beau que puisse traiter l'histoire. C'est d'abord le spectacle de la première République de l'Univers, changée par un usurpateur en une Monarchie immense. Celle-ci dégénère bientôt en une tyrannie cruelle. On voit les Romains, après avoir été si long-tems le plus superbe de tous les Peuples, devenir les plus bas de tous les esclaves; l'orgueil de ces fiers tyrans des Rois aboutit à une servitude, telle qu'il ne s'en retrouvera peut-être jamais d'exemple.

Cette espèce de prodige se consomme dans l'intervalle qui sépare AUGUSTE & DOMITIEN. Rome alors, trop occupée de ses maux, laisse en paix les parties du monde qu'elle n'a point envahies. Ses armées ne se répandent presque plus au delà de ses limites. Elle se couvre de barrières. Elle cache, pour ainsi dire, à la faveur de ces

abri, des troupes qui ne sont plus destinées qu'à la défendre. C'est un lion dangereusement blessé, qui retire ses griffes afoiblies. S'il les laisse encore quelquefois reparoître, c'est plus pour écarter ses ennemis, que dans l'espérance d'en faire sa proie.

Elle recouvre de tems en tems quelque espèce de vigueur, mais elle l'emploie à déchirer ses entrailles. Elle la fait servir à rendre plus pesant le joug qui l'écrase & la deshonne. Ses Citoyens ne se distinguent presque plus que dans les guerres Civiles. Leur ambition se réduit désormais à entrer pour quelque chose dans le choix d'un Tiran.

Elle se ranime un peu sous les règnes des TRAJANS, des ADRIENS, des ANTONINS, des MARC AURILES. Ces genies bien-faisans ramènent par leurs vertus quelque ombre de calme sur la terre. Ils effacent un peu la honte du Trône, long tems souillé par des infamies sanguinaires. La Providence place cette suite d'hommes vertueux entre la tyrannie de DOMITIEN & celle de COMMODORE, pour donner à l'Etat épuisé le tems de respirer, come un Médecin habile ménage les forces de son malade, & prend soin de séparer par quelque intervalle de repos, le commencement & la fin d'une opération douloureuse.

Ce moment de la félicité de l'Empire n'est pas le plus favorable pour l'histoire. Mais ses larmes, essuyées un instant, recommencent bientôt à couler. La Couronne la plus brillante qu'il y ait eû dans le monde n'est presque plus portée que par des scélérats dignes des plus honteux supplices. Les crimes sont punis par des crimes. Le Trône toujours souillé est toujours sanglant. Les honneurs, les dignités, tous les prix de la vertu sont prodigués aux excès les plus abominables en tout genre.

Vient ensuite le Siècle de **CONSTANTIN**, qui finit le troisième & comence le quatrième de nôtre Ere. Ce Siècle à jamais mémorable donne au Gouvernement une forme nouvelle. Rome cesse alors d'être la Capitale du monde. Un caprice politique lui oppose tout à-coup une Rivale qui parvient bientôt à l'éclipser. Les Dieux qu'elle a crû les Auteurs de sa fortune tombent humiliés devant un Dieu qu'elle a méconu. Avec un nouveau culte elle voit s'établir de tous côtés dans son sein d'autres Magistratures, d'autres Maximes, une Administration toute différente.

Cependant malgré les grandes qualités de plusieurs de ses Princes, malgré l'éclat de leurs règnes, l'Etat, miné depuis longtems, n'en penche pas moins évidemment vers sa chute. Les indignes héritiers

tiers de CONSTANTIN, de JULIEN, de THEODOSE succèdent à leurs places & non pas à leurs talens. Leurs divisions & leur mollesse ouvrent un chemin à des Peuples sauvages, que la nature semble produire alors exprès pour le malheur de l'Empire Romain. Des Nations féroces & inconnues jusques là viennent l'assaillir avec acharnement, come une proie digne de leurs efforts. Sa foiblesse leur tient lieu de forces. Après une vaine résistance il succombe enfin ; & de cette masse énorme, divisée par la chute en une infinité de parties, se forment tous ces petits Etats qui occupent & désolent aujourd'hui le monde, come faisoit autrefois celui dont il sont les débris.

Tel est le tableau que M. LINGUET se propose de peindre à la postérité. Il examine ensuite les matériaux que lui fournissent les anciens Historiens. Il en fait une critique sévère & qui paroitra même outrée aux amateurs de ces restes précieux de l'antiquité. Cette Epitre, très-bien écrite, come le reste de l'histoire, contient beaucoup d'idées nouvelles. M. LINGUET ne fait grace à aucun des objets qui le choquent ; il apporte toujours des raisons pour justifier ses jugemens ; & si quelquefois elles ne paroissent pas assez solides pour convaincre, l'adresse avec laquelle elles sont présentées, & sur-tout la

manière dont elles sont rendues, fust pour intéresser vivement le Lecteur. Nous allons tirer de l'histoire même quelques morceaux qui nous paroîtront les plus propres à en faire conoitre le stile.

AUGUSTE, *premier Empereur.*

Caractère d'AUGUSTE.

OCTAVE CEPIAS, connu depuis & révévé sous le nom d'AUGUSTE, ne fut point une de ces ames vigoureuses, qui suivant sans ménagement un penchant décidé pour le vice ou pour la vertu, font le mal avec audace ou le bien avec sensibilité, & qui ne se démentant jamais dans le cours d'une longue vie, emportent sans partage au tombeau la haine ou l'estime des homes.

C'étoit un esprit délié, indiférent à tout, hors son seul intétêt, prenant sans répugnance toutes les formes qui lui pouvoient être utiles, capable d'ordonner des crimes sans remords & de les réparer sans plaisir. Bienfaisant sans bonté, guerrier sans courage, inhumain sans passion, né pour tromper les homes, & par conséquent pour devenir leur Maitre, il eût l'art d'allier tous les vices avec l'aparence de toutes les vertus.

On a pû voir dans l'Histoire de la République coment il parvint, à force de cruautés & de perfidies, à supplanter ses Rivaux, à abatre toutes les ressources de l'Etat. Il fit couler sans pitié dans les proscriptions & dans les batailles, le plus qu'il put, de ce sang généreux transmis aux Romains par leurs ancêtres, & qui nourrissoit dans tous les cœurs l'aversion contre la tyrannie. Il traita la République come ces chevaux fougueux à qui l'on ôte une partie de leurs forces pour s'assurer un usage paisible du reste.

Quand il la crut assez afoiblie, il ferma ses plaies. Après lui avoir enlevé le principe de sa vigueur, il lui permit de vivre, mais avec le frein dont il eut soin d'empêcher qu'elle ne pût se défaire. Alors il la ménagea : Il affecta pour elle une bonté, une douceur, qui n'avoient rien d'étonnant, puisqu'elle étoit devenue son bien.

Son nom n'est point parvenu jusqu'à nous avec l'honneur qu'il mérite. Il eut l'adresse de protéger & de paroître chérir les grands Ecrivains dont la nature honora son Siècle. Les louanges que leur reconnaissance lui a prodiguées ont adouci les reproches que lui fait la sévérité de l'histoire.

D'ailleurs, à séparer ses actions du mo-

tif qui le conduisoit , il est digne d'une partie de leurs éloges. Quand il se vit au comble de la grandeur , il sentit qu'il falloit s'y soutenir par l'amour des Peuples , après s'y être élevé par la crainte. Il changea de conduite sans changer d'esprit. Il devint clément parce qu'il crut avoir besoin de l'être , & le bien que son intérêt lui fit faire pendant ses dernières années éfaça presque le souvenir des maux que le même intérêt lui avoit fait commettre pendant les premières.

AUGUSTE *reconnu Empereur.*

AUGUSTE, Vainqueur d'ANTOINE, se fit reconnoître sans difficulté par le Sénat & par le Peuple.... Il éteignit le feu des guerres Civiles. Il calma ces secouffes terribles qui avoient pendant quarante ans ébranlé l'Europe & l'Asie. A la liberté, qui n'étoit plus qu'un nom, un prétexte dont les homes puissans se servoient pour tout renverser, il substitua un pouvoir juste & modéré, dont les Romains ne tardèrent pas à sentir tout l'avantage.

Il n'existoit plus de ces vieux Républicains, dont le courage opiniâtre préféroit la mort à la servitude. Les plus furieux avoient péri dans les combats ou par les

proscriptions. Presque tous ceux qui vivoient alors avoient passé leur enfance au milieu des périls & des discordes civiles.

Témoin de ce qu'avoit coûté à leurs Pères l'amour de la République, & de leurs efforts infructueux pour la soutenir, ils craignoient de voir à la fin de leurs jours reparoitre les scènes sanglantes de leur jeunesse. Ils aimoient mieux une soumission paisible, que les orages de l'ancienne liberté. Dans l'obligation de recevoir un Maître, ils prenoient sans choix & sans regret celui que leur donoit la victoire.

Les Citoyens que la naissance, le mérite ou les richesses apelloient aux premières places, & qui perdoient le plus à la révolution, sembloient la desirer avec plus d'empressement. Ils appréhendoient avec raison que la tiédeur ne parut un crime, & que le nouveau Prince ne regardat un hommage tardif come une marque de rivalité.

Les plus sages d'entr'eux se réjouissoient même de voir s'élever une autorité fixe, capable de réparer les désordres de l'ancien Gouvernement. L'ambition, l'avidité d'un Maître leur paroissoient moins redoutables que les caprices d'un Peuple indocile, & quelquefois furieux.

Les

Les Provinces éloignées se félicitoient de l'établissement de cette nouvelle administration. Elles étoient lassées de dépendre d'un Empire agité depuis deux Siècles par les querelles des grands. Elles espéroient trouver plus facilement sous une Monarchie quelques ressources contre l'avarice des Magistrats Romains, toujours nourie par la nécessité où ils étoient de retourner riches à Rome, pour y acheter de nouvelles dignités, & vainement combattue du tems de la République dans une Ville où la violence, la brigue & l'argent étoufoient le pouvoir des Loix.

Enfin le Peuple même, à qui il ne restoit guère de ses anciens droits que celui de les vendre tous, y renonça volontiers quand il vit AUGUSTE travailler à lui assurer sa substance & des amusemens de son gout. Ce Prince s'établit donc, sans opposition, Chef & Magistrat suprême de la République.

Mort d'AUGUSTE.

L'instant de la mort d'un Usurpateur fait toujours une époque remarquable pour la Nation subjuguée, sur tout quand il ne laisse point d'enfans. L'ordre de la succes-

tion n'est pas encore établi. Les Loix qu'il a violées, délivrées enfin de la main qui les tenoit renversées, semblent faire quelque effort pour se relever. Il s'agit alors, ou de leur rendre un nouvel être, ou d'en confirmer à jamais l'anéantissement. Or l'un & l'autre ne pouvant se faire sans blesser ou sans favoriser les intérêts d'une partie des Citoyens, il en résulte des vues & des discours très-variés.

C'est ce qui arrivoit à Rome. L'affoiblissement visible d'AUGUSTE y devenoit un spectacle intéressant. Il donoit lieu à bien des réflexions. Tant que sa santé lui avoit permis de diriger avec vigueur les Rènes de l'Empire, les Peuples façonnés au joug n'avoient pas même eû l'idée de le secouer. Mais quand sa caducité parut annoncer un changement prochain, il se fit dans les esprits une très grande fermentation.

Quelques Citoyens en petit nombre se demandoient inutilement, s'il ne seroit pas possible de faire revivre cette liberté que la mollesse de leurs Pères avoit laissé périr.

Les esprits factieux souhaitoient que la vacance du Trône pût faire naître des défordres dont ils espéroient profiter de façon ou d'autre. Ils se souvenoient encore de ce qu'avoit valu la mort de CESAR à

ses vengeurs. Celle d'AUGUSTE ne pouvoit pas fournir les mêmes prétextes. Mais s'étoit assez pour eux que le changement de Chef les autorisat en quelque sorte à remuer, soit pour s'élever eux-mêmes à des places distinguées, soit pour se faire payer plus cher par ceux qui auroient besoin de leur secours pour y parvenir.

Les gens moderés, acoutumés au Gouvernement arbitraire, se bornoient à souhaiter que la puissance souveraine passat sans trouble entre les mains d'un nouveau Prince, & qu'il en usat avec autant de ménagement que son Prédécesseur; mais ils n'osoient se le promettre en voyant qui étoient ceux qui pouvoient y prétendre.

L'Empire regardoit nécessairement AGRIPA ou TIBERE. L'un avoit pour lui les droits du sang, l'autre le crédit de LIVIE & l'inclination d'AUGUSTE. Mais AGRIPA, né avec un caractère féroce, aigri par son exil, ne paroissoit avoir ni l'âge ni l'expérience nécessaire pour soutenir un si grand fardeau.

On trouvoit dans TIBERE ces deux avantages. Malheureusement il étoit d'une famille où l'orgueil & la cruauté sembloient héréditaires. Il en laissoit souvent échapper des preuves, quoiqu'il s'appliquat à les

cachez. La reconnoissance qu'il ne pouvoit s'empêcher de marquer à sa Mère faisoit craindre qu'elle ne voulut s'en prévaloir avec la hauteur naturelle à son sexe. Il faudra donc, disoient ceux qui se livroient à ces réflexions, plier sous une femme & deux ambitieux, qui vont acabler l'Etat & peut-être le déchirer.

Pendant la foiblesse d'AUGUSTE redoubloit, & avec elle les précautions de LIVIE. Elle assiégeoit le Vieillard mourant. Elle rapella avec précipitation son Fils, qui étoit parti pour se mettre à la tête d'une armée. Elle s'empara de tous les passages. S'étant ainsi rendue Maitresse absolue des derniers momens du vieil Empereur, elle eut le tems de prendre toutes les mesures qu'elle jugea indispensables. Alors le Peuple aprit tout à la fois qu'AUGUSTE ne vivoit plus & que TIBERE règnoit.

TIBERE, II^{me} EMPEREUR.

TIBERE, adopté par AUGUSTE, sentit bien qu'il falloit légitimer son élévation, au moins par le consentement du Sénat. Cette Compagnie, come on l'a vu, avoit conservé l'aparence de ses anciens droits. AUGUSTE avoit bien voulu tenir d'elle la

confirmation de la place que les armes lui avoient donée.

TIBERE s'étoit, come lui, saisi sur le champ de la réalité du pouvoir. Il n'avoit attendu aucun décret pour doner l'ordre à la Garde, pour écrire aux Armées, pour se rendre maître du trésor & de toutes les parties de l'administration. Mais, en exerçant l'autorité suprême, il étoit bien aise, pour l'affermir solidement, de paroître la recevoir d'un Corps qui, après avoir eû autrefois la puissance de faire des Loix, sembloit conserver celle de les interpréter.

TACITE lui fait jouer dans cette vue une Comédie aussi dangereuse au moins que ridicule. Il le représente au milieu des Sénateurs prosternés à ses pieds, insultant à leur bassesse par une incertitude simulée, feignant de se croire indigne du Trône qu'on lui ofroit, & amenant enfin les choses au point, qu'en s'y plaçant, il ne paroïssoit ni le refuser ni l'accepter. *Fessus clamore omnium, dit cet Ecrivain, expostulatione singulorum, flexit paulatim, non ut fateretur suscipi à se imperium, sed ut negare, & rogari desineret.*

Il est bien probable qu'il affecta de se faire prier long tems pour se mettre à la

tête du Gouvernement; mais il ne l'est point du tout que ce fut, come TACITE le prétend, pour se jouer du Peuple & du Sénat. Il ne l'est pas d'avantage, que ce Prince artificieux se proposat de sonder les esprits par des refus aparens, & de s'assurer des prétextes pour punir un jour ceux qui n'auroient pas assez combattu son irrésolution. Il l'est encore moins qu'il ait consenti à laisser son acceptation envelopée d'un nuage qui auroit pû rendre ses droits douteux & enhardir les mécontents.

Sa politique l'obligeoit à ne montrer que de la répugnance pour la Courone, afin de rendre la démarche du Sénat qui la lui ofroit plus incontestable & moins suspecte. Mais, loin de paroître l'accepter d'une façon obscure, son intérêt exigeoit qu'il en tendit l'offre & l'acceptation également éclatantes, afin qu'il ne restat aucun doute sur l'autenticité de l'une & sur la légitimité de l'autre.

C'est aussi probablement ce qu'il fit. Dans les révoltes qui suivirent de près son avènement, les Soldats ne songèrent point à reprocher à son élection le moindre défaut de formalité. Ils ne parlèrent jamais de lui que come du véritable Empereur, du seul Chef de la République.

Si cependant il y avoit eû le moindre

soupçon d'illégitimité, si les choses en étoient demeurées au point que marque TACITE, qu'on eût pû reprocher au nouveau Prince de ne l'être que par une tolérance secrète, sans aucun acte public, n'auroit-on pas fait valoir hautement ce moyen contre lui ? Les troupes, pour l'intimider, ne l'auroient-elles pas traité d'Usurpateur ? Dans la licence qu'occasionoit une rébellion ouverte, ce reproche n'auroit-il pas trouvé sa place parmi tous ceux que l'Histoire nous a conservés ?

C'est en tremblant que j'ose contredire TACITE d'une façon si précise : Mais enfin je demande qu'on oublie, si l'on peut, les Auteurs, & que l'on pèse seulement les raisons.

Portrait de SEJAN.

SEJAN avoit une physionomie heureuse, un caractère souple, un esprit adroit, avec le cœur le plus faux. Personne ne savoit ramper avec plus de noblesse ni étaler avec des manières plus polies un faste insultant. Il n'y a point de façon d'atirer de l'argent & de le dépenser qu'il ne mit en usage.

D'ailleurs il étoit infatigable en tout genre. Il apportoit au travail une pénétration singulière avec une assiduité opi-

niatre. Une santé robuste lui permettoit de se livrer à tous ces excès qu'on honore du nom de plaisirs dans les Cours polies; mais il conservoit jusques dans la chaleur de la débauche le sens froid de l'ambition.

Il calculoit en home habile l'utilité de l'amour pûôt que les douceurs. Sachant combien les femmes sont en état de fournir des ressources puissantes au vice, quand elles lui consacrent des attraits destinés par la nature à orner la vertu, il n'oubloit rien pour séduire celles dont il avoit besoin, & il y réussissoit. Enfin il avoit toutes les qualités qui rendent ce qu'on appelle un grand Seigneur dangereux, méprisable & puissant.

Il faut voir dans l'ouvrage même le récit de la puissance énorme de cet ambitieux favori & celui de la catastrophe imprevue. L'un & l'autre sont peints avec une rapidité, une force qui prouvent ce qu'a dit l'Auteur dans son Épître, qu'il s'est rempli de l'esprit de TACITE. C'est le tableau le plus terrible des travers & des infortunes que peut produire l'éblouissement de la grandeur. Voici come il le termine.

„ Telle fut la fin déplorable d'un des
„ plus puissans Ministres dont l'histoire

„ fasse mention. Il avoit remp'i pendant
 „ une assez longue suite d'années le poste
 „ de Souverain subalterne, & dans cet
 „ intervalle il vit à ses pieds tout ce qu'il
 „ y avoit de plus grand sur la terre. Il
 „ étoit parvenu à la fortune par des moyens
 „ criminels; il en jouit avec audace & la
 „ perdit avec ignominie.

„ Quand on vient à compter depuis
 „ lui, jusqu'au Maréchal d'ANCRE, tous
 „ les malheureux qui, après avoir ocupé
 „ des places aussi brillantes, en sont tom-
 „ bés par une chute aussi funeste, quel
 „ est le particulier sage qui ne rende pas
 „ grace à la Providence de son obscurité?
 „ Quel est l'homme capable de réfléchir,
 „ qui n'éprouve pas plus de compassion
 „ que d'envie, pour ces esclaves de la
 „ grandeur, & qui ne dise, en jettant les
 „ yeux sur sa médiocrité, je n'ai pas leurs
 „ honneurs, mais je ne crains pas leur
 „ sort !

Une chose qui caractérise l'ouvrage de
 M. LINGUET, c'est qu'il étincelle ainsi de
 réflexions philosophiques & touchantes,
 & qu'on y trouve en même tems les évé-
 nemens frapans de nôtre histoire moderne
 rapprochés avec art de ceux de l'ancienne,
 ce qui ne peut manquer d'opérer un con-
 traste très piquant pour le Lecteur.

M. LINGUET, d'après des traits que lui fournissent les Historiens anciens eux mêmes, révoque en doute les horreurs dont ils ont chargé la mémoire de TIBERE. Les raisons qu'il en apporte méritent d'être pesées. Ce n'est pas que l'Auteur veuille être le panégyriste de ce Prince si décrié. M. LINGUET ne songe qu'à trouver la vérité. C'est par égard pour elle qu'il dit : TIBERE fut un mauvais Prince, sans contredit. Il se fit détester de la noblesse, il sacrifia les têtes les plus élevées à sa tranquillité; mais il ne paroît pas que les Peuples fussent à plaindre sous son Gouvernement. .. Il est sûr que l'implacable TIBERE entretenoit l'ordre & la paix dans ses vastes Etats. Il vouloit, come un Moderne célèbre l'a dit de LOUIS XI, avoit seul le droit d'être injuste. Parmi les barbaries qu'exigeoit son despotisme sangui-naire, il se rencontroit souvent des punitions qui sauvoient aux Peuples bien des injustices.

C'est lui qui dit à un Gouverneur avide & soupçonné de se prêter trop aisément aux exactions des Financiers : *Je veux bien qu'on tonde mes brebis, & non pas qu'on les ecorche.* Ce mot, digne sans doute d'une autre bouche, prouve un fond d'amour pour les homes dans le Prince qui

l'a prononcé. Ses Historiens , malgré leur acharnement à le noircir, ont laissé échapper des traits d'où l'on peut conclure qu'il meritoit des Juges plus équitables.

AUGUSTE , tant loué par les Ecrivains qu'il payoit, ne put rester uni jusqu'à la mort avec deux amis à qui il devoit tout. AGRIPA & MECENE se virent dans la disgrâce ; & , malgré les flateries que l'histoire prodigue au Prince , il est clair que le tort étoit de son côté.

TIBERE , au contraire , conserva des amis jusqu'à la mort. La plume amère de TACITE ne reproche à aucun de ceux qui occupèrent ce poste, si périlleux en apparence , d'avoir employé des moyens honteux pour fixer la bienveillance du tyran. Il falloit bien que sa cruauté admit quelques distinctions. Cette ame féroce n'étoit point fermée à tous les sentimens humains, puisqu'elle s'ouvroit à ceux de l'amitié.

Dans les calamités publiques on lui voit montrer le plus grand zèle pour le soulagement des particuliers. Il faisoit prêter de l'argent sans intérêt pour prévenir les manœuvres des usuriers. Il y eut des famines sous son Règne ; mais il s'en faut bien qu'on puisse les lui reprocher. Au contraire , il n'épargna rien pour rendre

moins sensible ce fléau dû, ou à des stérilités imprévues, ou à des orages qui faisoient périr en mer les Vaisseaux chargés d'aprovisioner l'Italie, il prodiguoit son argent, ainsi que ses soins, pour que la patrie la plus indigente & la plus nombreuse de la Nation n'en souffrit pas. *Plebes qui lem acri annonâ fatigabatur*, dit TACITE, *sed nulla in eo culpa ex l'incipe, quin infecônditati, terrarum, aut asperis maris obviam iretur, quantum impedio diligentiaque poterat.*

Il s'apliquoit sur-tout à réprimer les véxations dans les Provinces. Il veilloit pour empêcher qu'on ne les acablat de nouveaux impots. Il vouloit que l'avarice fut bannie de la recette des anciens. Il défendoit même d'employer les coups & les saisies pour contraindre au paiement.

Les places qui donent le droit de les recueillir sont ordinairement remplies par des homes dont l'avidité fait tout le mérite. TIBERE y élevoit des particuliers qu'il ne conoissoit que par la réputation de leurs vertus, & que le Peuple lui même y apelloit come incapables d'en abuser. Il les y laissoit vieillir; &, quoique TACITE semble blamer cette politique, il est aisè de sentir combien elle étoit sage.

Enfin il ne jouissoit en Italie même que

d'un Domaine fort borné. Ses Domestiques n'avoient pas cet air insolent que les grands ont presque toujours la foiblesse de favoriser, & qu'ils regardent peut être comme une preuve de leur supériorité, parce qu'ils se voient servis par des homes qui méprisent tous les autres. S'il avoit quelque intérêt à discuter avec les particuliers, la Justice ordinaire en décidoit. Il laissoit aux Tribunaux une liberté entière, même contre lui.

Qu'a donc fait de plus, pour le bonheur des Peuples, le petit nombre de Princes dont la postérité chérit, avec raison, la mémoire? Combien de règnes, décorés des titres les plus pompeux, sont bien loin d'offrir de pareils traits pour la ressource de l'adulation qui les célèbre! Combien de Souverains seroient mis par leurs flateurs sur la même ligne que TRAJAN ou HENRI IV, s'ils avoient montré la centième partie de la bienfaisance que les plus cruels ennemis de TIBERE ne peuvent lui refuser!

TACITE ajoute, il est vrai, qu'il ne faisoit point ces actions généreuses avec l'extérieur affable qui leur donne un nouveau prix. Il les affoiblissoit en quelque sorte, suivant cet Ecrivain, par l'air repoussant dont il les accompagnoit. En multipliant

les preuves de bonté, il ne sembloit curieux que d'inspirer la crainte.

Mais que prouve cette Remarque, même en la suposant vraie? Deux choses tout au plus. Premièrement, que TIBERE à une grande générosité joignoit une certaine rudesse de caractère, qui dépare souvent cette vertu sans la détruire. Secondement, que l'Historien hors d'état de dissimuler cette vérité contraire à son plan, mais connue de tout son Siècle, s'atachoit à en diminuer la force par ses observations malignes; & que se sentant obligé de lui rendre un hommage involontaire, il employoit pour l'é luder toute la sagacité de son esprit.

Si, depuis l'usurpation des CESARS, les dignités n'avoient pas été le prix de la bassesse, A. VITELLIUS & son Père, auroient pû passer pour des homes illustres. Ils étoient parvenus à tous les honeurs, mais par des voies, qui, sous un bon Gouvernement, les en auroient écartés. C'étoient les flateurs les plus rampans qu'on eût vus dans une Cour où les exemples d'une flaterie révoltante n'étoient pas rares.

Le Père s'étoit prêté à la cruauté de TIBERE par des acufations, & le Fils à ses plaisirs par des complaisances criminelles. Sous CALIGULA ils avoient continué

ce métier , devenu lucratif & même honorable par les charges & les autres récompenses qui y étoient attachées.

Sous CLAUDE , VITELLIUS se trouvant , par la mort de son Père , le principal héritier des talens de sa famille , les développa avec éclat. Il s'étoit rendu nécessaire aux débauches de MESSALINE. Sa souplesse lui avoit conservé la faveur de l'impérieuse AGRIPINE , & les afranchis même voyoient sans jalousie un Courtisan docile , attentif à ne choquer personne & à ménager tout le monde.

Il s'étoit montré le premier idolatre de la belle voix de NERON. Il s'étoit mis à la tête d'une Députation qui fut faite en cérémonie , pour vaincre les scrupules de l'Empereur , & l'engager à monter en public sur le Théâtre. Le Musicien , par reconnoissance , dona au Député des Consulats & des Gouvernemens. Ainsi vers le tems où nous sommes , VITELLIUS ancien Consul , étoit un personnage considérable aux yeux de ceux qui ne considèrent que les titres.

D'ailleurs il n'avoit aucun talent. Une vie passée dans la mollesse de Rome , lui auroit ôté le courage , quand même la nature ne le lui auroit pas refusé. On lui reprochoit même les défauts qui ne sont

pas toujours atachés à l'état de Courtisan. Par exemple, il étoit d'une gourmandise inconcevable. S'il faut en croire les Historiens, il ne vivoit que pour manger. La table étoit son unique plaisir : Et quoique ce penchant indigne d'un home, ne soit pas toujours incompatible avec de grandes qualités, il paroïtoit chez VITELLIUS absorber tous les autres.

C'étoient pourtant ces défauts, cette incapacité qui lui avoient valu la nomination de la Cour pour le commandement des armées sur le Rhin. Come on conoïsoit leurs dispositions, on avoit cru en prévenir les suites en leur donant un Chef qu'on croyoit à tous égards hors d'état d'en profiter.

On ne songeoit pas que l'éclat des dignités ne manque jamais d'en imposer au Peuple, & que celui qui en est décoré lui paroît toujours un home supérieur. Le vulgaire ne réfléchit ni aux vices qui les déshonorent, ni aux moyens qui les procurent. C'est à la place qu'il adresse ses respects, & rarement à celui qui l'occupe. On oublioit encore, que tous ceux qui entouroient VITELLIUS ne lui ressemb'oient pas, & que souvent l'ambition des Grands n'est que l'effet & l'instrument de celle des subalternes,

Portrait

*Portrait d'OTHON, Rival de VITELLIUS
à l'Empire.*

OTHON étoit d'une famille peu connue avant lui. La conformité de ses goûts avec ceux de NERON, & l'amitié de ce Prince, qui en fut le fruit, l'avoient élevé au premier rang de l'Etat. Il ne s'étoit encore presque distingué que par des qualités qui font réussir dans les Cours. Il possédoit surtout cet art de se ruiner avec noblesse, qui passe pour générosité dans un grand Seigneur, & qui déshonore un particulier. Sa dépense & ses dettes étoient incroyables.

Dans le plus brillant éclat de sa fortune, il la détruisit lui même par un moyen qui affermit ordinairement celle des autres. Il avoit une belle femme. Au lieu de jouir en silence de son bonheur, il ne put s'empêcher de le publier. Le Prince, ennuyé de ces transports qui lui paroissoient exagérés, voulut voir la beauté qui les causoit. Il en couta au mari indiscret son crédit & sa femme.

Celle ci, avec les agrémens de son sexe, en avoit l'ambition & la légèreté. Elle oublia bientôt, dans les bras d'un Empereur tout puissant, un mari qui ne pou-

voit pas lui doner la même considération. Elle conduisit insensiblement NERON jusqu'à l'épouser. Alors pour se débarasser d'un témoin importun , on reléqua OTHON dans l'Espagne , avec le gouvernement d'une province qui s'apelloit alors Lusitanie, & qui comprenoit avec le Portugal , une partie de l'Andalousie , de l'Estramadoure &c.

Il ne faut pas dissimuler ici que TACITE raconte ce trait différemment dans ses Histoires & dans ses Annales. Dans les premières il dit que NERON , n'osant encore se défaire de sa femme OCTAVIE , & ne sachant où placer la belle POPPÆA , qui dès lors étoit sa maitresse , il la fit épouser à OTHON , come au Ministre de ses plaisirs. Je fais bien qu'un service de cette espèce étoit un moyen sûr de s'avancer rapidement à la Cour ; mais il n'auroit pas été naturel qu'une pronte disgrâce en fut le fruit. J'ai suivi le récit des Annales , non sans observer que cette contradiction est un peu choquante : Au reste ce n'est pas la seule que l'on trouve dans TACITE.

Un exil honorable ne parut pas à OTHON un dédomagement suffisant de ce qu'il lui faisoit perdre. Il regretoit probablement sa faveur encore plus que sa femme ; mais il ne pardona jamais à NERON de lui avoir ôté l'une & l'autre. Après

dix ans d'une vie obscure dans son Gouvernement, il fut un des premiers & des plus zélés à soutenir GALBA dans la Révolution qui renversa NERON. Il l'accompagna à Rome; & prévoyant dès-lors que la Succession de ce Vieillard ne tarderoit pas à être disputée, il travailla secrètement à se mettre en état d'y prétendre.

Il gagna facilement le Peuple & les Soldats, qui trouvoient en lui les manières, & sur-tout la prodigalité de l'ancienne Cour. Il avoit de plus pour lui un des principaux Ministres, dont il se proposoit d'épouser la Fille. C'étoit à la vérité un home décrié, sans talens, sans mœurs, détesté de tous les honnêtes gens; mais il avoit trouvé moyen de se rendre tout puissant auprès de GALBA. Son alliance & sa protection pouvoient être aussi utiles, qu'elles paroissent honteuses.

Situation des Romains au milieu des préparatifs qui se faisoient pour la Guerre entre OTHON & VITELLIUS.

OTHON avoit pour lui la Capitale & les noms du Peuple & du Sénat Romain. Ils ne faisoient rien sans doute à la justice de sa cause, puisqu'il n'en devoit la possession qu'à un crime; mais ils lui

fournissoient du moins un prétexte honête pour ataquér son Rival. Dans un tems où l'on ne voyoit dans les deux partis qu'une usurpation manifeste, celui qui avoit sù s'appropriér ces noms sacrés pouvoit paroître un peu moins odieux.

VITELLIUS, de son côté, se donoit pour le vengeur de GALBA, qu'il auroit détrôné si ce Prince avoit vécu. Il marquoit un grand ressentiment contre un crime qu'il auroit voulu comettre. Aux décrets du Sénat, par lesquels OTHON le faisoit condamner, il oposoit les décrets de ce même Sénat, qui affuroient l'Empire au Prince tué par son énémi. Tous deux combattoient ainsi de loin par des raisons dont ils se soucioient peu, en attendant qu'ils pussent faire combattre leurs armées, qui seules fondonoient leurs droits & leurs espérances.

La guerre se préparoit de part & d'autre avec vivacité. Elle fournissoit de tristes réflexions à ceux qui étoient capables d'en faire. Ils rougissoient de voir par quels Rivaux l'Empire alloit être disputé. En éfet, s'il en avoit couté du sang aux anciens Romains pour aquérir le droit de vendre leur liberté, au moins ceux à qui ils la vendoient paroïssoient être dignes de s'élever sur ses ruines.

SILLA & MARIUS, CESAR & POMPE'E étoient les premiers homes de leurs Siècles. Ils avoient poussé trop loin la vengeance & l'ambition ; mais ces défauts ne détruisoient point leurs grandes qualités. C'étoit à force de mérite qu'ils étoient parvenus d'abord à éblouir & ensuite à écraser leurs Compatriotes.

Ces Citoyens respectables dont on ne pouvoit prononcer le nom sans gémir, BRUTUS, avoit été vaincu par AUGUSTE. Cependant ce dernier, déshonoré d'abord par des excès, s'étoit ensuite montré digne de sa fortune. Quarante ans d'une vertu feinte ; mais aussi soutenue, aussi favorable que si elle avoit été sincère, lui avoient valu le pardon de ses anciens vices.

GALBA lui-même, en ataquant NERON, avoit fait espérer aux Romains un Prince digne de les commander. S'il n'avoit pas soutenu sa réputation sur le Trône, il falloit s'en prendre à la foiblesse de l'âge, & peut être à celle de l'humanité. Au moins tous ceux qui avoient combattu pour ou contre ces homes illustres, pouvoient sans honte avouer leur choix. Ils trouvoient leur excuse dans le mérite du Maître à qui ils se donoient.

Mais ici quel parti prendre ? Pour qui

se déclarer, quand les deux concurens n'étoient célèbres que par leur infamie? Tous deux élevés dans des Cours corompues, s'y étoient distingués par une corruption plus profonde. VITELLIUS, au caractère rampant d'un flateur, joignoit les vices d'une ame crapuleuse. Pour être aussi haï que méprisé, il ne lui falloit que la cruauté: Encore étoit-il à craindre que ce ne fut le pouvoir de la développer, qui lui eût manqué, plutôt que l'inclination.

OTRON cachoit ses défauts sous un extérieur plus brillant. Il étoit au moins plus actif. Mais sans parler de l'horrible événement auquel il devoit la souveraine puissance, cette activité employée autrefois à séduire, à égarer NERON, ne devoit elle pas faire trembler pour l'avenir? On lui connoissoit, on lui voyoit tous les goûts qu'il avoit autrefois tant loués dans le Tiran.

Il venoit encore d'en donner une preuve éfrayante. Le prémier usage de son pouvoir avoit été d'ordonner qu'on achevat le *Palais d'or*, ce monument des malheurs de Rome & des larmes de ses Habitans. D'ailleurs le bruit s'étoit répandu, qu'il songeoit à contraindre le Sénat de réhabiliter la mémoire de NERON. Le Peuple & les Soldats n'avoient pas craint plusieurs fois,

dans leurs acclamations, de lui doner le nom de ce Prince détesté. Il n'avoit paru ni le recevoir ni le refuser: Mais l'incertitude même en pareils cas devenoit une acceptation. On craignoit qu'un Prince capable de s'entendre sans horreur doner le nom de NERON, ne le fut un jour d'imiter les excès qui l'avoient déshonoré. Tels étoient donc les deux homes, pour la quèrelle de qui le sang Romain alloit couler encore.

Ceux qui raisonoient ainsi, étoient des Citoyens obscurs, de cet ordre médiocre, le seul où se trouvent quelquefois le bonheur & la sagesse, le seul aussi qui juge toujours sainement, & qu'on ne consulte jamais. Le bas Peuple, très-indifférent sur le sort ou le mérite de ses Princes, ne regretoit que l'interruption des jeux & des spectacles publics.

Les grands, uniquement frapés de leurs intérêts, ne s'ocupoient qu'à cacher leur façon de penser. Si quelque chose les touchoit, ce n'étoit pas la nécessité humiliante d'élever sur le Trône un de ces indignes Concurens; mais la nécessité périlleuse de faire un choix, qui pouvoit être démenti par la fortune.

VITELLIUS s'engagea à se démettre au-

lentement. Il ne se réserva que des biens considérables sur la Côte délicieuse de la Campanie, avec dix millions de revenu annuel. Il comptoit bien ne pas perdre à cet échange. Il n'avoit connu de la grandeur suprême que l'abondance & les plaisirs, & il ne croyoit pas que la pourpre Impériale en fit un assaisonnement nécessaire. Cette façon de penser étoit juste. Elle auroit pû lui faire honneur, si elle n'étoit pas partie de l'abrutissement, plus que d'une fermeté éclairée.

Il ne manquoit pas de Conseillers qui tenant à sa fortune, plus qu'à sa personne, vouloient lui persuader que la sûreté de l'un dépendoit absolument de l'éclat de l'autre. Ce qui lui restoit de Soldats voyoit avec indignation détruire son ouvrage. Soit attachement réel, soit espoir d'obtenir des conditions meilleures par une longue défense, ils auroient voulu que le Prince précipitât moins son abdication. Ils laissoient échaper contre lui des plaintes vives & même des menaces.

Il ne les écouta point. Déterminé à une démarche qu'il croyoit nécessaire au moins pour lui, il se rendit lui-même sur la place publique, pour y accomplir la cérémonie de son défillement. On en avoit été prévenu d'avance; & le jour où elle fut

marquée, la curiosité y avoit conduit une prodigieuse foule de spectateurs.

C'étoit en éfet un événement bien singulier. Il faut parcourir toute l'histoire jusqu'à nos jours, pour en retrouver dans la Perse moderne un nouvel exemple. Les Aghuans, Maîtres d'Hispanhan, forcèrent le dernier des Sophis de se démètre aussi publiquement de sa Courone. Mais le foible SCHACH-HUSSEIN, en se dégradant, étoit à la discretion de ses Maîtres. Il ne rencontroit par tout que des yeux ennemis, & les mains qui l'avoient vaincu. Le fier MAHMOUD, politique autant que féroce, songeoit bien moins à avilir son captif, qu'à s'assurer une espèce de droit sur sa conquête

Ici c'étoit un Empereur Romain qui alloit au milieu de son Peuple, entouré de ses Soldats, quitter volontairement l'Empire. On le voyoit debout dans la place, couvert d'un habit de deuil, suivi de toute sa famille en larmes. On portoit même derrière lui son Fils encore au berceau. Sa Garde l'accompagnoit avec un silence d'abattement & de colère.

Cet air de consternation, cet appareil de désespoir faisoit sur tous les cœurs une impression douloureuse. Quand on venoit à penser à l'éclat qui l'avoit précédé,

on oubloit combien VITELLIUS avoit peu mérité la pourpre : On n'étoit occupé que de la résolution funeste qu'il prenoit de s'en dépouiller.

On conoit le Peuple : On fait quel pouvoir ont sur lui les objets qui frappent ses yeux. Il finit presque toujours par s'intéresser vivement en faveur de ceux dont l'infortune ne lui ofroit d'abord qu'un spectacle amusant. C'est ce qui arriva ici. On fut ému au premier coup d'œil, & bientôt atendri.

VITELLIUS déclara en peu de mots ce qui l'amenoit. Il implora la compassion publique pour lui, pour sa famille, pour son Fils, qu'il prit dans ses bras, & qui partageoit ainsi le désastre de sa maison, avant que d'en avoir connu la grandeur. Jusques-là il n'arracha que des gémissemens & des larmes. Mais quand on le vit baigné de pleurs lui-même, porter la main à son épée & la présenter au Consul, pour consommer sa renonciation, il s'éleva de toute l'assemblée un murmure d'improbation.

Le Consul déconcerté refusa de la recevoir. Des applaudissemens suivirent ce refus. Come le Prince paroissoit plus embarrassé que satisfait, la place rétentit de mille cris qui l'exhortoient à prendre cou-

rage. Il parut vouloir se retirer : Mais en lui voyant prendre un autre chemin que celui du Palais, les cris redoublèrent. Le Peuple lui ferma toutes les rues, & ne laissa de libre que celle par où il étoit venu.

Ce malheureux Prince toujours foible, toujours indécis, se laissa plutôt conduire qu'il ne retourna lui-même. Il arriva au Palais : Il y rentra sans songer aux suites qu'alloit avoir son manque de foi, ou même se flatant peut être que son sort alloit changer, il jugeoit de la puissance du parti qui lui restoit, par les forces des cris qu'il venoit d'entendre. Il ne pensoit pas que le Peuple n'a point d'autres armes, & que ce ne sont pas celles-là qui font le destin de ses Maitres.

Il est difficile de le plaindre. Sa naissance, sa conduite, & même sa personne, contribuoient également à le rendre méprisable. Son principal défaut, come je l'ai dit, étoit d'aimer la table. Il paroît qu'il s'y livroit avec une indécence outrée. Mais il faut bien se garder de croire, d'après SUTTON, qu'il pouffat la gourmandise jusqu'à dévorer dans les sacrifices des morceaux de pate brulans, ou de la viande à demi cuite & toute couverte de cendres, ni qu'en passant dans les rues il

s'arrêta à la porte des cabarets, pour y manger avec avidité des restes froids & à demi rongés, qu'on y étaloit, come parmi nous, pour le petit Peuple. La faim réduit à peine l'indigence à en faire usage. Il est évident qu'un Empereur Romain, qui faisoit quatre grands repas, n'en pouvoit pas être tenté.

Finissons ce Volume à la chute de VITELLIUS, & au récit des malheurs publics, qui ne se terminèrent que par sa mort. Nous avons vû combien ils furent déplorables : Mais sans nous arrêter aux infortunes des Peuples, qui par les Loix établies sur la terre, sont toujours sacrifiés, rejettons un coup d'œil sur celles des Princes que nous avons vû s'élever & tomber successivement. Elles sont bien plus justes, sans doute, & cependant elles excitent plus de compassion, parce que leur rang sembleroit devoir les en défendre.

Des huit premiers Empereurs Romains, depuis AUGUSTE jusqu'à VITELLIUS, en voilà donc au moins six qui périrent d'une mort violente. CALIGULA est égorgé par ses Officiers. CLAUDE est empoisonné par sa Femme. NERON se tue pour éviter le suplice. GALBA est massacré par ses Soldats. OTHON renonce à la vie par

le désespoir. Son Vainqueur périt à son tour d'une façon aussi funeste & plus ignominieuse. Si quelque chose est capable de nous défabuser sur la vanité des titres & des honneurs, n'est-ce pas de voir le Trône des CESARS, le comble des grandeurs humaines, ne procurer à ses Possesseurs qu'une vie inquiète, une mort prématurée, avec une réputation flétrissante ?

Nous nous sommes trop étendus sur le premier Volume pour pouvoir citer aucun morceau du second. Nos Lecteurs y perdent. Nous regrètons que les bornes d'un Extrait ne nous permettent pas de parler des Rènes sages, fortunés, des VESPASIENS, des TRAJANS, des ADRIENS, & des Rènes orageux des COMMODES, des CARACALLA, des HELIOGABALES. Tous se trouvent peints dans l'Ouvrage de M. LINGUET avec les couleurs qui leur conviennent. Chaque événement dont il fait le récit lui fournit des allusions heureuses & des réflexions fortes, dont l'abondance ne domine point l'intérêt. C'est une toute autre manière que celle de l'Abé DE VERTOT, mais qui a ses graces & son caractère propre.

DECLARATION de M. HEUMAN, ancien Professeur en Théologie de la Confession d'Augsbourg, dans l'Université de Göttingue, en faveur de la Doctrine des Réformés touchant la Ste. Cène; avec une liste de plusieurs Hommes célèbres de la Confession d'Augsbourg qui ont aussi regardé cette Doctrine comme la véritable. Le tout publié en Allemand sur le manuscrit de l'Auteur, en conséquence de ses dernières volontés, & traduit en Hollandois.

L'Auteur de ce livre come on le voit par le titre, professoit la Religion Luthérienne, & il étoit même Professeur en Théologie. Cependant depuis nombre d'années il pensoit sur la Ste Cène come les Réformés, & il paroît que pendant longtemps il crut pouvoir, sans blesser sa conscience, dissimuler ses sentimens, pour ne pas scandaliser l'Eglise dans laquelle il vivoit, & peut être aussi pour ne pas s'attirer des persécutions & perdre ses emplois. Dans la suite il laissa quelquefois entrevoir ses idées, soit de vive voix, soit par écrit; & il se déclara enfin ouvertement dans son *Comentaire sur la I Epître aux Corinthiens*. Mais ses Supérieurs Mrs. les Conseillers Privés de Göttingue ayant vû cet Ouvrage

avant qu'il fut répandu , obligèrent M. HEUMAN à mettre des cartons aux endroits , où il s'expliquoit favorablement pour la Doctrine Réformée. De plus , come on ne crut pas qu'il fut convenable de lui permettre d'enseigner désormais la Théologie , on le fit *Emeritus*. Mais par une modération qui fait assurément bien honneur à la Régence de Götingue , il conserva sa pension , son rang & toutes les douceurs dont il jouissoit , à condition néanmoins qu'il ne dogmatifât point , & qu'il ne cherchât point à inspirer aux autres ses sentimens sur la Ste. Cène. M. HEUMAN avoue qu'il n'a pas scrupuleusement rempli cet engagement , & l'Ecrit que nous anonçons en est bien la preuve ; puis qu'il a été publié par l'ordre exprès de l'Auteur dans son Testament. Le but de cet Ouvrage paroît être de montrer , que quantité de Théologiens Luthériens ont pensé come les Réformés sur l'Eucharistie. Plusieurs se sont ouvertement déclarés , & sont entrés dans la Comunion Réformée , au lieu , dit nôtre Auteur , qu'il n'y a point d'exemple que des Eclésiastiques Réformés se soient faits Luthériens. Mais un plus grand nombre de Théologiens de la Confession d'Augsbourg restent dans leur Comunion , & dissimulent leurs sentimens

sur la Ste. Cène; tout de même, dit M. HEUMAN, que quantité de Théologiens Réformés pensent dans le cœur come les Luthériens sur le sujet de la la prédestination. A l'en croire, si l'on permettoit aux Ministres Luthériens de déclarer leurs vrais sentimens, la plupart de ceux qui sont éclairés & savans, diroient: Il est vrai que j'ai toujours crû que la Doctrine Réformée sur la Ste Cène, étoit la véritable; mais je n'ai pas osé m'ouvrir la dessus pour ne pas perdre ma charge & mes moyens de subsistance: *Ne & domo & cibis & vestibus carere, & una cum uxore & liberis mendicare cogere.* On sera surpris du grand nombre de Théologiens Luthériens que M. HEUMAN assure avoir été Réformés dans le cœur. Parmi les plus célèbres on remarquera sur tout MELANCTON, VOLFGANG MUSCULUS, DAVID CHITRÆUS, JEAN MAJOR, MARTIN BUCER, BUDDEUS, LANGE & BALMGARTEN.

ORAISON funèbre de très haut, très puissant & très excellent Prince STANISLAS Roi de Pologne, Grand Duc de Lithuanie, Duc de Lorraine & de Bar: Prononcée dans

SEPTEMBRE 1766. 297

dans l'Eglise de Paris, le 12 Juin 1766.
Par Messire Jean de Dieu RAIMOND DE
BOISGELIN DE CUCE'; Evêque de Lavour.
A Paris chez HERRISSANT 1766.

Les succès, les malheurs, la gloire & les vertus sublimes de STANISLAS le Bienfaisant, sont depuis tant d'années l'intéressant objet de l'admiration de l'Europe; les rares qualités de ce Prince, vraiment Père de ses sujets, étoient si multipliées; l'histoire de sa vie présente tant d'actions illustres, que l'abondance même du sujet rendoit très difficile à composer l'éloge funéraire de cet excellent Roi. Il ne falloit pas moins que les ressources & l'énergie d'une éloquence peu commune, pour remplir dignement cette pénible tâche; il ne falloit pas moins que les talens connus de M. BOISGELIN, Evêque de Lavour, pour resserrer dans le court espace d'une Oraison funèbre toutes les circonstances de la vie agitée de son Héros. Nous ne rapporterons, suivant nôtre usage, que quelques traits de ce Discours, afin que nos Lecteurs conoissent la chaleur, l'éloquence, la force & l'élévation du génie de l'Orateur. Car, à l'égard de STANISLAS, pouvons nous supposer qu'il existe un seul home en Europe, qui ne soit pas instruit

de toutes les vicissitudes que ce grand Prince a éprouvées ? Voici comment l'Orateur les annonce ces vicissitudes si frappantes, si dignes d'être à jamais consignées dans les fastes de l'histoire.

Deux fois STANISLAS est Roi; deux fois il est repoussé loin du Trône, & tantôt Souverain, tantôt proscrit & fugitif, souvent sans azile come sans patrie, égaré dans tous les coins du monde, emporté par le torrent des circonstances & des tems plus violemment qu'aucun home ne le fut jamais, il paroît, il disparoit sur la face de l'Europe, come un vaisseau batu par la tempête au milieu des mers. L'influence de ses inquiètes destinées semble se répandre d'une extrémité de la terre à l'autre; & come si la scène du monde ne s'ébranloit que pour le sauver ou pour le perdre, les agitations du Nord, celles du Midi, celles de l'Europe entière, font renaitre tour à tour ses espérances & ses craintes; on diroit qu'une fatalité secrete tient sa fortune enchainée à celle de tous les Peuples & de tous les Rois. Un seul home est placé par la Providence au centre de tous les mouvemens dont son Siècle est agité... Mais quel autre spectacle vient reposer nos regards fatigués par la vue de ces vicissitudes rapides ? Uu Vieillard vé-

néralde entouré d'une foule de fujets fous-
mis , dont il eft le Père , tranquille au mi-
lieu des divifions dont la terre ne cefle
point d'être affligée. La difcorde frémit
autour de lui fans pouvoir l'ateindre ; il eft
affis fur un Trône que rien ne peut ébran-
ler ; c'eft le Prince de la paix ; c'eft STA-
NISLAS encore , c'eft lui dont la vertu , &c.

Après avoir peint la brillante & fage
jeunefle de STANISLAS , l'Orateur fait une
vive defcription des troubles qui agitérent
la Pologne & le Nord dans les premières
années du règne d'AUGUSTE. Voici co-
me il caractérife CHARLES XII , Roi de
Suède , & fon illuftre Rival , le Czar PIER-
RE I. Un Roi fans expérience eft monté
fur le Trône (de Suède). Trois puiffans
Princes ont dit oprimons fon enfance , aca-
blons fa foibleffe ; réparons les fautes de
nos Pères. Mais excité par l'injuftice ,
emporté par la vengeance , CHARLES XII
eft un jeune Lion , qui fe jette fur fa
proie , il l'abat , il la déchire , il fe repo-
fe fur elle en la dévorant. Eh ! qui pour-
roit la lui ravir ? Ce nouvel & terrible
ALEXANDRE s'eft éancé tout à coup fur
le rivage ; le Royaume de fes Pères n'a
pû le contenir , & ne doit plus le pofféder.
Il n'a point d'Etats à gouverner ; il n'a

que des énemis à vaincre. Déjà le Danemarck s'est tû devant lui: Déjà fuit à son aspect un Peuple entier de Moscovites, transplantés sous les murs de Nerva: Vingt mille, trente mille, quatre vingt mille font renversés. Les Saxons, plus aguerris, tantôt combattent & sont vaincus; tantôt fuyent épouvantés. CHARLES n'a pas seulement la valeur en partage, il a le don des Héros; celui d'agir fortement sur l'ame des autres homes. Le cœur de ses Officiers, de ses soldats, celui même de ses énemis est dans sa main: Il donne l'intelligence, le courage, ou la crainte. Son bras combat & son génie s'élève: Son œil serein perce à travers la sombre horreur & la confusion des batailles. Il a les vertus, il a les vices des Conquérens. Puissant par la victoire, & libre en ses vengeances, il couvre, ocupe, embrasse la Pologne entière; le poids de ses armes, le poids de son nom écrase la République. Rien ne lui résiste, & rien ne l'apaise. Le Trône est vacant; le Trône est rempli; & le jeune Palatin de Pofnanie (STANISLAS) est étoné de se voir le rival & le successeur de son Souverain.

On fait quels obstacles puissans le Czar PIERRE oposa à l'Eléction de STANISLAS: Couronné depuis 5 ans, il perdit 5 ans en-

tiers à combattre, à vaincre : Il n'a pas encore régné. Il n'a pas régné ; il ne règnera pas. Envain l'impitoyable Roi de Suède, confirmant par des Traités l'excès de ses vengeances, semble assurer quelque durée à cette Royauté passagère, le sage mettra-t-il sa confiance dans le roseau qui se brise, & perce la main de celui qui le prend pour appui ? Ce roseau, c'est PHARAON Roi d'Égypte dit le Prophète, & ce sont tous les Conquérans. STANISLAS voit l'orage qui se forme dans le lointain. Le Czar aussi constant, peut-être plus actif que son rival, & jamais plus téméraire, compense la supériorité des talens, par la masse des forces, par la patience & la sagesse. Il exerce ses Troupes dans l'éloignement ; il fait pour ainsi dire, en silence des conquêtes utiles. Par-tout où CHARLES n'est pas, il triomphe : CHARLES paroît, il s'arrête, il s'écarte, il cherche à l'atirer dans des lieux que lui seul conoit, au milieu de ces terres infécondes, qui nourrissent à peine les habitans & dévorent les étrangers.

STANISLAS lui même a daigné transmettre à la postérité la suite affreuse des ravages que causa la rivalité de CHARLES XII & du Czar. C'est lui même qui a appris à l'Europe le

sacrifice magnanime & vraiment héroïque qu'il fit du Septre qu'il étoit si digne de porter, au repos de ses Peuples, qui eussent tous acheté volontiers de leur sang, le bonheur de l'avoir pour leur Maître.

Passons, avec l'éloquent Orateur, à des tems plus heureux, aux premiers jours du règne de STANISLAS sur les Lorains. Dans les étranges vicissitudes de sa vie, STANISLAS parcourut la terre: Il a vu le Laboureur trompé dans ses douces espérances, pleurant ses moissons, les fruits de ses honorables travaux, que les fleaux du Ciel ont ravagé; l'habitant des hameaux ne sachant où reposer sa tête, parce que la flâme a consumé le chaume, qui le couvre; les Villes & les Campagnes dépeuplées par des épidémies funestes, dont aucun secours n'interrompt les progrès. Il a vu les fortunes les plus florissantes ruinées par des pertes imprévues; le Commerçant asservi dans son impuissance, à l'usure avide qui rend sa ruine plus certaine & plus durable; l'homme injuste & puissant opprimant le foible, dévorant par d'iniques procès la substance du Père de famille & l'héritage de l'Orphelin; & de ses maux terribles, il a vu les suites cruelles, le désespoir, les crimes, les ames avilies, rendues insensibles par l'excès de la misère.

re, & les mères dénaturées abandonant le fruit de leurs entrailles ; & ces infortunés enfans, qui, jettés dans le monde come dans un désert, exposés aux injures de l'air, au froid mortel des nuits ; sans parens & sans protecteurs, semblent livrés, dès l'instant de leur naissance, à toutes les horreurs de la vie. Le mal, come un démon impitoyable, poursuit tous les enfans d'ADAM : Il circule dans l'air qu'ils respirent, il s'élève de la terre qu'ils habitent, il s'insinue dans toutes leurs veines, il découle de leur propre cœur : Il les afflige, les environne, les pénètre dans tous les sens.

Mais non moins active, non moins pénétrante, la bienfaisance de STANISLAS s'agite, se multiplie come le mal qu'elle veut détruire. Par elle, les enfans délaissés sont ravis aux crimes & aux malheurs, auxquels ils étoient voués ; des alimens & des préceptes sont offerts à leur enfance, des travaux à leur jeunesse ; elle prépare les secours de l'Art, par qui la fureur des contagions est prévenue, ou du moins arrêtée ; elle élève les maisons réduites en cendres ; elle enfemense ces terres que les rigueurs des saisons sembloient avoir condamnées à la stérilité ; Elle érige un Tri-

bunal, dont les sages conseils éclairent l'ignorance, qui s'égaré, corigent la fougue imprudente des haines, encouragent le foible qui tremble, & sans tribut, sans récompense, assurent également l'empire de la Justice, soit qu'ils en provoquent, ou qu'ils en suspendent les décisions; elle offre, par des emprunts faciles, une ressource sans danger, au comerce prêt à périr. Enfin, d'où peut naître la misère? Par quelle voie s'insinuera-t-elle dans le sein des familles? Cherchez, imaginez. Une année de stérilité frappera toute une province, & la libre circulation n'a point encore rendu les trésors de la France communs à tous ses enfans? Des Magasins se forment, qui, s'ouvrant aux besoins du Peuple, maintiendront le prix modéré des grains. Une maladie extraordinaire peut affliger un Père de Famille; la guérison est difficile; les talens sont rares. Des récompenses sont assurées, pour appeler les secours des Médecins les plus habiles. Que voulez vous encore? Il est des événemens au dessus de la prudence humaine, & comment prévenir des maux qu'on ne peut pas prévoir.. Par tout où ce bon Prince fait quelque séjour, il fonde des hopitaux, des maisons de charité; on diroit que du milieu de ses Palais, & parmi le bruit con-

fus du cortège qui le suit, il entend le plus foible cri qui s'échape du cœur du Pauvre.

Convenons en, les expressions de l'éloquence la plus vive & la plus sublime sont toujours au dessous des sentimens qu'a inspiré ce Prince bienfaisant, non seulement à ses Peuples heureux, mais à tous ceux qui ont entendu parler de ses vertus. Ce qui élève STANISLAS au dessus de toute élogé, c'est l'amour de cette partie du Peuple, que le sort semble condamner en naissant à l'indigence, à l'infortune. Car ce n'est point du milieu des Palais, du sein des foyers tranquilles habités par les riches, que s'élève la renommée des Rois; ce n'est point de là que sort le Jugement, qui consacre leur mémoire, qui comande à la postérité. Cette Renommée terrible émane du cœur du pauvre; les maisons simples des Villes, les chaumières qui composent les hameaux, enferment les voix qui les répètent. Allez, visitez les demeures de l'indigent; étudiez les sentimens qu'un langage grossier exprime avec franchise; c'est lui qui par ses plaintes, ou par sa reconnoissance, dicte à l'histoire ce qu'elle doit raconter dans tous les Siècles. Avec qu'elle énergie elle s'est exprimée cette reconnoissance publique à la mort du Prince auguste, du Père bienfaisant de la Lorraine. Les Pasteurs montent

en chaire, fondent en larmes, & les paroles expirent sur leurs lèvres; leurs larmes & leur silence, voilà le seul langage qui leur reste, & les accens de la douleur rétentissent dans les voutes sacrées, come des hurlemens lamentables. Luneville a vu la moitié de ses habitans sortir de son sein; ils ne peuvent se séparer du Prince qu'ils ont perdu; ils accompagnent son corps jusqu'aux portes d'une Ville éloignée, qui doit le conserver à jamais dans un tombeau; & pendant ce voyage déplorable, on n'entend que d'affreux gémissemens. On distingue, à la lueur des flambeaux, de malheureux Citoyens, qui s'arachent les cheveux, d'autres qui s'attachent dans leur douleur aux roues du Char; & les pas des chevaux sont embarrassés par une foule désespérée, qui se jette au devant d'eux pour retenir encore s'il est possible, ces dernières & tristes dépouilles d'un Souverain qu'ils ont tant aimé. La même désolation couvre la Lorraine entière; ses Villes & ses campagnes sont dans le deuil, & le cri du malheur s'élève du sein de mille familles inconsolables.

Qu'importe donc à sa mémoire ce tribut d'honneurs qu'on rend aux cendres de tous les Souverains? Les pleurs de ses Sujets ont coulé sur sa tombe; la voix de

la reconnoissance & de la vérité s'est fait entendre dans l'Europe entière; le souvenir de ses vertus est la pompe & l'ornement de ses obsèques.

L'Eloquence de l'Orateur & la célébrité de STANISLAS ne nous permettent pas de craindre qu'on nous reproche de nous être arrêtés trop long tems sur cette Oraïson funèbre, que nous eussions désiré même de pouvoir rapporter en entier.

DISCOURS qui a remporté le Prix de l'Académie Royale des Belles Lettres de Caen, le 5 Decemb. 1765. Par M. DORNAI, de l'Académie des Sciences Belles Lettres & Arts de Rouen. A Caen, chez le ROI 1766.

Honores mutant mores.

Depuis quelques Années, la plûpart des Académiciens n'exigent dans les Orateurs, que beaucoup d'éloquence, de la chaleur, des graces, un coloris brillant, de grandes expressions, fussent-elles néologiques; des pensées hardies, un ton Cynique, & surtout un peu de cet entoufiasme, qui faisoit autrefois la fortune des Oracles que personne n'entendoit; enforte qu'aujourd'hui le séduisant FLECHIER & le majestueux BOSSUET auroient bien de la peine à par-

venir, après vingt tentations, aux honneurs de l'Accessit. Ce gout, bon ou mauvais, n'a pas gagné encore l'Académie de Caen, qui veut toujours non seulement comprendre, mais aussi que le Public comprenne les Discours qu'elle couronne. Il est vrai que dans cette vue, elle ne propose que des Questions d'une utilité générale; car qu'est ce que l'Eloquence qui s'exerce sur des mots & non sur des objets d'une utilité publique?

L'Académie de Caen avoit demandé : *Quelles sont les distinctions que l'on peut accorder aux riches Laboureurs, tant Propriétaires que Fermiers, pour fixer & multiplier les familles dans cet état utile & respectable, sans en ôter la simplicité qui en est la base essentielle?* Ce beau sujet étoit bien propre à exciter l'émulation; mais pour le traiter avec succès, il ne suffisoit pas d'être Orateur, il falloit avec de l'éloquence, avoir aussi toutes les connoissances qui forment l'excellent Cultivateur.

M. DORNAY a rempli dans toute leur étendue les vœux de l'Académie, & son triomphe lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il a eu à lutter contre des concurens, dont les Discours bien écrits & remplis d'excellentes vues, eussent vraisemblablement partagé les suffrages & la Couronne

Académique, si son ouvrage n'eut pas, dès la première lecture, réuni toutes les voix.

Les avantages que la France retirera de l'Agriculture perfectionnée, animent l'Orateur beaucoup plus que l'ambition de triompher de ses rivaux. „ O toi, dont la „ prospérité fait l'objet de mes ardens desirs, „ toi qui est pour moi ce que Sparte, Athènes & Rome étoient pour leurs zélés Citoyens! O ma chère Patrie, „ les Loix éternelles par lesquelles tout se „ régit, ne m'ont pas permis de cimenter „ de mon sang ton bonheur & ta gloire, „ permets que j'aquite ma dette de Citoyen, „ en te consacrant ce tribut de mon amour. Le cœur l'a dicté, ma main „ docile s'est prêtée à ses inspirations.

Dans la première partie de son Discours, M. DORNAY, après avoir reconnu qu'il est de la plus grande nécessité de fixer dans les campagnes le plus grand nombre d'habitans qu'il sera possible, d'y en attirer de nouveaux, & de les y fixer encore, examine quels sont les moyens qui peuvent conduire à ce but désirable. On a tour à tour proposé l'espoir des récompenses, des privilèges & des distinctions: L'Orateur discute ces trois moyens, qui lui paroissent insuffisans & même dangereux. Et en effet : „ Pour ceux qui, nés sans autre ambition

„ que celle d'être pure aux yeux de la Di-
 „ vinité, & utiles à leurs semblables, fans
 „ desirs que ceux de vivre tranquiles &
 „ libres, fans autres soins que ceux de la
 „ paternité, & d'une culture qui les occu-
 „ pe & les nourrit, pour ceux auxquels
 „ une chaumière fust; que des alimens
 „ groffiers fatisfont; que des plaisirs rusti-
 „ ques enflament & foutiennent pendant
 „ une semaine entière de travail opiniatre,
 „ pour ceux là, dis-je, qu'est-il besoin
 „ d'honneurs, de prérogatives & de distinc-
 „ tions? Nos heureux Cultivateurs font af-
 „ fez fortunés pour ne pas conoitre la vé-
 „ ritable acception de ses termes: Ah!
 „ craignons de leur en doner l'intelligen-
 „ ce! Gardons nous d'introduire parmi eux
 „ ce germe perfide; il leur feroit bienôt
 „ oublier les douceurs de leur état, leurs
 „ vertus, & leurs travaux. Les réflexions
 „ de l'Orateur sur les distinctions en elles
 „ mêmes, & sur l'obscurité où elles laissent,
 „ aux yeux mêmes du Public, ceuz qui
 „ croyent en être décorés, font tres judi-
 „ cieufes, & il conclut avec beaucoup de
 „ justice, que des distinctions, qui ne fe-
 „ roient accordées qu'à l'Orate des Payfans,
 „ deviendroient bienôt aussi viles qu'eux
 „ mêmes aux yeux d'une nation imbue de
 „ ses préjugés. „ Combien y a t-il eu, com-

„ bien conoiffons nous encore d'Ordres,
 „ respectables dans leur institution & par
 „ les vertus de ceux qui d'abord en ont
 „ été décorés, qui font tombés dans le
 „ mépris pour être devenus le partage de
 „ certains Citoyens , que l'orgueil des
 „ grands est convenu de dédaigner, que le
 „ Peuple stupide, en proie aux préjugés,
 „ qu'il répète par écho, & dont les sen-
 „ timens font toujours machinalement gui-
 „ dés par ce qu'il nomme ses Maitres &
 „ ses Supérieurs, est aussi parvenu à mé-
 „ prifer? Combien d'autres de l'abjection
 „ font passés à un éternel oubli? Quelle
 „ considération ces Croix, ces Médailles
 „ procurent-elles à une foule de persona-
 „ ges, qui n'en font pas plus considérés?
 „ C'est l'opinion qui fait tout en cette
 „ matière, & rien n'est plus difficile à ma-
 „ nier que l'opinion „.

Mais en refusant ce genre de distinction
 à nos Cultivateurs, M. DORNAY est fort
 éloigné d'approuver l'espèce d'abjection où
 on laisse languir parmi nous cet ordre de
 Citoyens, qu'il compare avec la même
 Classe telle qu'elle est en Hollande, en
 Suisse, en Angleterre. „ L'Agriculture, dit-
 „ il, y est honorée & protégée: Un bon
 „ Laboureur est un home précieux, esti-
 „ mé, considéré par tout où il se trouve:

„ Son ajustement, ses manières, son lan-
 „ gage ne sont point des objets de ridicu-
 „ le & d'un sot rire. Il est vrai que pour
 „ la plupart les Payfans Anglois, Suisses,
 „ Hollandois, Suédois & autres sont moins
 „ pauvres, moins grossiers, moins igno-
 „ rans que les nôtres, & si l'on me de-
 „ mande pourquoi ils sont tels, c'est par-
 „ ce que les Loix les protègent; parce que
 „ dans ces heureux Pays les fortunes
 „ sont paisibles & assurées; c'est qu'ils
 „ payent seulement à proportion de leurs
 „ facultés; c'est parce qu'un voisin avide
 „ ou ja'oux ne peut exercer également
 „ contre eux la cupidité ni la vengeance;
 „ c'est parce qu'un Collecteur, forcément
 „ cruel, ne peut augmenter le poids de
 „ leur dette; c'est parce qu'un Receveur
 „ avide, un Seigneur orgueilleux, un Pri-
 „ vilégié plus impertinent encore, un Par-
 „ venu le plus insolent de tous, ne peuvent
 „ porter atteinte à leur fortune, les humili-
 „ er, les battre, les dépouiller; c'est,
 „ en un mot, parce qu'à l'abri des Loix
 „ ils jouissent des plus chers avantages de
 „ l'humanité, la propriété, la sûreté, la
 „ liberté.

Il faut voir dans ce Discours la riante
 peinture des plaisirs purs, que goutent les
 Cultivateurs

Cultivateurs qui jouissent de ces trois avantages. Ce tableau est séduisant & quoi qu'on en voie rarement le modèle en France, il n'est point cependant le fruit d'une imagination enflammée... „ Allez chez ces „ bons Suisses & chez leurs Alliez; c'est „ là que vous apprendrez ce que c'est que „ la paternité, la vertu, les Loix, les „ mœurs; les mœurs! ce mot sublime dont „ nous n'avons qu'une idée confuse & imparfaite; c'est là que vous verrez ce que la propriété tranquille, certaine & peu onéreuse, prête d'attrait au sol le plus ingrat; „ ce que l'union volontaire, la paix, le „ bonheur, l'amour & la vénération pour „ un Gouvernement doux & pacifique, „ font faire de prodige en différens genres „

„ Ainsi, conclut l'Auteur, en terminant la première partie de son Discours, „ des distinctions de vanité seroient très „ dangereuses pour nos Cultivateurs, elles „ ne peupleroient pas les Campagnes, „ & coromproient la simplicité des mœurs „ des habitans; elles altéreroient la candeur de leurs ames, les douceurs de leur vie innoente „ Il ne restoit donc plus à l'Orateur qu'à indiquer les moyens de rendre l'état de Cultivateur aussi libre,

aussi heureux que nôtre constitution politique le comporte : C'est le sujet de la seconde partie de ce Discours. La littérature Françoisse est surchargée depuis plusieurs années, d'une prodigieuse quantité de volumes sur les abus, les préjugés & les malheurs auxquels l'Agriculture est exposée, on parle avec beaucoup de force de ces abus; on fait des peintures fort touchantes de la situation malheureuse des Cultivateurs & de leur indigence; mais personne n'indique les moyens de guérir ces maux. Tout le monde aperçoit les défauts de l'édifice; mille bras s'offrent pour l'abatre, & pas un pour le réparer. Il est vrai qu'on propose quelques remèdes; mais les uns sont si violens & les autres si insuffisans, & presque tous si chimériques, qu'on a rendu justice à leurs Auteurs, en estimant leur zèle, sans faire aucune sorte d'attention à leurs avis. Voici quels sont les moyens plus sages & plus avantageux, que l'Orateur propose.

1°. L'anéantissement irrévocable de l'odieux arbitraire & de la personnalité dans les tailles. „ Il est évident que dès lors on
 „ verroit refluer naturellement dans leurs
 „ terres un nombre considérable de familles,
 „ qui y sont attirées par les raisons les plus
 „ puissantes, l'instinct; mais qu'une loi
 „ dure empêche de se satisfaire: Eh quoi!

„ on parle d'honneurs & de distinctions
 „ pour les gens de la Campagne & ils font
 „ encore dans l'abjection & dans la misé-
 „ re ! On cherche à leur assurer le super-
 „ flu, & ils n'ont pas même le nécessaire !
 „ On veut en faire des illustres, & ils
 „ font toujours esclaves ! N'intervertilsons
 „ point l'ordre des choses ; començons par
 „ briser leurs fers, pour en faire des ho-
 „ mes : Gardons nous encore après cela de
 „ tenter leurs ames simples & honêtes par
 „ l'apas des distinctions de vanité, &c „.

2°. M. DORNAY voudroit que l'on acou-
 tumat la Nation à compter l'ordre des Pay-
 fans pour quelque chose, & que les ha-
 bitans des Campagnent participassent à la
 chose publique, par une portion quelcon-
 que d'autorité qui leur seroit confiée. „ En
 „ Suède, les Payfans font un Ordre dans
 „ l'Etat : Je n'examinerai point si cela
 „ n'est pas un peu trop ; mais parmi nous,
 „ ils ne font que nombre, à coup sûr c'est
 „ trop peu „.

3°. Come chaque Sénateur avoit sous
 sa garde & sous sa protection une portion
 du Peuple, qu'il apelloit ses Cliens, &
 dont, en toutes circonstances, il défendoit
 l'honneur, la vie & les biens, au péril mê-
 me de ses jours ; l'Auteur voudroit que
 chaque Province, chaque Généralité, cha-

que Election, ou district quelconque, eut à la Cour & dans les Tribunaux de Judicature un Protecteur & un Patron.

4°. Il seroit à desirer, l'Orateur pense même qu'il seroit nécessaire, que chaque Paroisse ou District eut une espèce de Jurisdiction ou Tribunal, protégé par le Gouvernement, auquel on acorderoit le degré de puissance & de liberté le plus conforme au bien de l'Etat. Il ne seroit composé que de Laboureurs choisis, moitié dans les plus aparens, moitié dans les plus vénérables par l'âge, les mœurs, & la capacité. On acorderoit à ce Tribunal la repartition des Impots, des travaux publics, & même une Jurisdiction correctionnelle, qui ne s'étendroit que jusqu'au point qu'il plairoit au Roi d'indiquer. En Angleterre, dans les affaires les plus graves, dans celles même où il s'agit de peines corporelles & de mort, chaque Citoyen est jugé par ceux de son Etat, & la justice n'est en aucun Pays rendue avec plus d'exactitude. Cet article du projet de l'Auteur, que nous ne pouvons pas rapporter en entier, mérite d'être lû, ainsi que le suivant, qui en est une suite.

Afin que les Paysans cessent d'être avilis. M. DORNAY voudroit qu'on établit dans l'Etat des places de distinctions auxquelles on admettroit d'honnêtes Laboureurs, qui pendant un certain nombre d'années, auroient fait preuves de talens & de vertus.

„ On ne fauroit croire combien le choix libre
 „ des Députés des diférens ordres en Hollan-
 „ de, en Suède, dans la Suisse, & même en
 „ Angleterre, donent de l'effor à l'esprit, &
 „ procure de grands homes à l'Etat.

Enfin, il seroit très essentiel que chacun
 des Citoyens eut une portion de faveur,
 de protection & d'honneur, qui le rendit
 agréable & cher à chacun des membres
 qui le composent. „ Protection, honeurs
 „ & liberté; voi'a ce qui fait fleurir les
 „ Arts, & sur tout le Commerce & l'Agricul-
 „ ture... Ce ne seront ni des Prix, ni des
 „ méthodes nouvelles, ni des cultures étu-
 „ diées, ni des productions étrangères, qui
 „ lui restitueront sa splendeur. On a beau di-
 „ re, les Agriculteurs à sistème, les Culti-
 „ vateurs de Cabinet, tous ces nouveaux
 „ TRIPTOLEMES ne vaudront jamais nos
 „ Payfans tout simples, tout bornés qu'ils
 „ sont. Otez seulement les entraves dans les-
 „ quelles languit l'Agriculture, ne lui faites
 „ point de bien, mais cessez de lui faire du
 „ mal, ce n'est pas trop demander assuré-
 „ ment; regardez la come une mère tendre,
 „ bienfaisante, & soyez certain qu'elle ren-
 „ dra au centuple les avantages que vous lui
 „ procurerez, &c.

Ce Discours est rempli de vues très utiles,
 d'observations neuves, de réflexions judi-
 cieuses: Il a été couronné, & il le méritoit.



NOUVELLES ACADEMIQUES.

L'ACADEMIE des Belles Lettres de MARSEILLE propose, pour les Prix qu'elle doit distribuer l'Année prochaine, les quatre Sujets suivans :

DEUX SUJETS DE POESIE.

1°. *SERVILIE à BRUTUS après la mort du CESAR.* Héroïde de deux cents Vers au plus.

2°. *La Fête de la Rose, ou la Vertu couronnée.* Ode ou Poème au choix des Auteurs.

DEUX SUJETS DE PROSE.

1°. *L'Eloge de GASSENDI.*

2°. *Combien le Genie des grands Ecrivains influe sur l'Esprit de leur Siècle.* Discours d'une demi heure de Lecture.

On ne recevra les Ouvrages pour le concours que jusqu'au 1er Mai prochain, à l'Adresse de Mrs. de l'Académie des Belles Lettres à Marseille, francs de port.

LA Société Oeconomique de BIENNE, n'ayant pas trouvé satisfaisans les Mémoires qu'elle a reçus, pour concourir au Prix proposé de 1766. dans l'objet du Vignoble de cette Ville là, offre de nouveau pour 1767. une Médaille d'or de la valeur de quatre Ducats, à qui aura le mieux traité les Questions suivantes. 1°. Quels seroient les expédiens propres à tirer du Vignoble de la Ville, le parti le plus lucratif, eû égard tant au public, qu'aux particuliers Propriétaires? 2°. Quels seroient les moyens les plus efficaces, pour disposer les Propriétaires, à mettre au plutôt possible ces expédiens en pratique? 3°. Comment pourroit-on améliorer la qualité du Vin du cru de cette Ville, & le conserver plus longtems?

Cette Société, toujours animée du même zèle, pour l'avancement du bien de la Patrie, fécondée par les contributions & donations considérables de ses Bienfaiteurs, se trouve de plus en état de proposer les Primes suivantes :

Pour 1767. après Vendanges, deux Primes, d'un Ducat chacune, aux deux Vignerons d'ici, qui auront cultivé les Vignes confiées à leur travail, avec le plus

d'habileté, de diligence, & de netteté; & deux autres Primes, chacune d'une Médaille d'argent, du poids d'une once, aux deux Vignerons, dont les soins auront le plus aprouvé ceux des premiers: Le tout, ensuite du témoignage de l'Inspecteur des Vignes, & des Propriétaires, ainsi que des observations & informations, que la Société se réserve d'en faire prendre par quelques uns de ses Membres.

2°. Pour 1767. Une Médaille d'or de la valeur de six Ducats, à celui, qui aura perfectionné le Mécanisme des Voitures à roues, de façon à en diminuer la friction au point, de les rendre d'un quart, ou d'un tiers plus faciles à tirer, sans en rendre la construction plus dispendieuse, plus difficile, ni moins solide; en même tems qu'on épargneroit d'ailleurs, une bonne partie de la graisse qu'on a coutume d'y employer.

3°. Pour 1767. Une Médaille de deux Ducats, à celui, qui d'après son expérience, aura communiqué à la Société, l'observation la plus utile, & la plus importante pour ce Pays, en fait d'Agriculture, ou d'économie rurale.

4°. Pour 1768 Une Médaille d'or de cinq Ducats, à celui, qui aura ouvert la meilleure Carrière, & la plus comode,

soit de pierres plates, soit de pierres de taille, & qui en fournira la Ville & les environs au prix le plus modique.

5°. Pour 1769. Une Médaille de trois Ducats, à celui, qui dans ce Pays aura nouvellement mit la plus grande étendue de terrain, & pour le moins un demi arpent, de 32000. pieds l'arpent, en prés artificiels à son choix, soit en trèfles, ou en luzerne, raigras, esparcette, pimpinelle &c. & qui en aura perçu, proportion gardée, le plus grand rapport.

6°. Pour 1769. Une Médaille de même valeur, à celui qui dans ce Pays aura planté le plus de Garance, & avec succès au moins un arpent.

7°. Pour 1772. Une Médaille d'or de dix Ducats, à celui, qui aura introduit soit dans cette Ville, soit dans les deux Vallées de la Principauté de Bâle, qui nous avoisinent, l'établissement le plus utile, par rapport aux Arts, Manufactures, ou Commerce.

Ceux, qui souhaiteroient une information plus circonstanciée, ou quelque explication sur les Plantations, qui font l'objet de la V & VI^{me} Prime, auxquelles les Cultivateurs dans les dites Vallées de l'Évêché de Bâle, pourront concourir, sont priés, de s'adresser à M. N. HEILMANN,

Sécretaire de la Société ; auquel d'ailleurs on fera envoi , de tous les Mémoires qu'on désireroit adresser à la Société ; en observant de se conformer au prescrit de ses Statuts quant à ceux , qui devront concourir à quelque Prix. Ces Mémoires peuvent être écrits en François ou en Allemand.

Ayant été proposé à la Société , que la proximité du jour de son assemblée générale , avec celui de la Pentecôte , empêchoit plusieurs de ses Membres d'y assister , & voulant leur lever cet obstacle , elle a transféré son Assemblée générale , pour avoir lieu le premier Mercredi après Pentecôte ; invitant tous ses Membres respectifs à s'y trouver autant que possible.

* * *

* *

†



L'AMOUR TEL QU'IL EST.

CONTE TIRE' DU GREC.

ATHENES, la savante, pouvoit être aussi apellé la voluptueuse. Elle unissoit le gout des plaisirs à celui des arts; elle maintenoit, elle perpétuoit les uns par les autres. Vainement quelques Stoiciens débitoient d'austères maximes; vainement TIMON prodiguoit les Sarcasmes: Un couplet d'ANACREON ramenoit tout dans l'ordre naturel. On siffoit la Morale & surtout on chantoit le complet. La grande affaire des Athéniens étoit de badiner de toutes les affaires. Il n'y avoit que l'amour qu'on y traitoit quelques-fois sérieusement. On parloit cependant beaucoup dans Athènes d'une Veuve, qui pouvant aimer encore, faisoit profession d'insensibilité, la vantoit come une vertu, & prétendoit que cette vertu se retrouvât dans sa Fille. Fuyez l'Amour, lui disoit elle, il seroit pour vous une source d'erreurs, de tourmens & de regrets! Il vous promet des plaisirs, il vous trompera: Ses biens sont chimériques, ses maux sont réels. On fré-

mit en parcourant la liste de ses victimes : Quel est jusqu'à présent le nombre des heureux qu'il a faits ? Ainsi parloit CINTHIE, & malheureusement elle ne moralisoit que d'après son expérience. Elle avoit aimé son Epoux avant que de le haïr : Son Epoux l'avoit haïe après l'avoir aimée. On dit même que depuis son veuvage elle avoit eû de nouveaux griefs contre l'amour. Pouvoit elle ne le pas croire dangereux ? Il falut bien aussi que FLORA, (c'est le nom de sa fille) le crut tel à force de l'entendre dire. CINTHIE avoit soin d'éloigner d'elle tout ce qui pouvoit la détromper. Elle s'empara de son esprit avant que d'éclairer son cœur. FLORA n'avoit guère alors plus de quatorze ans. Elle étoit belle & promettoit de l'être encore d'avantage. Elle réunissoit tout ce qui étoit le plus propre à détruire dans un jeune home & même dans un Vieillard, cette indifférence que la Mère vouloit nourrir en elle. CINTHIE ne se dissimuloit point la difficulté de son entreprise : Elle jugeoit que FLORA seroit bien des captifs parmi tous ceux qui l'apercevraient ; elle jugeoit en même tems que FLORA ne resteroit pas toujours libre, si elle pouvoit tous les apercevoir. Quel parti prendre ? disoit cette Veuve inquiète. Faut-il relé-

guer ma fille parmi les Prêtresses de MIRNERVE? L'azile n'est point inaccessible aux traits de l'amour, aux stratagèmes des Amans. De plus, une Prêtresse n'ignore pas toujours ce qu'elle devoit ignorer. Celles qui sont instruites, instruisent les autres; & de là ces ennuis, ces regrets, que leur eût épargnés un heureux défaut de lumières. Je ne veux pas même que ma Fille soit malheureuse en idée: Je veux la soustraire à toutes celles qui peuvent nuire à son repos, & je ne dois confier un pareil soin qu'à moi même.

D'un autre côté, le séjour d'Athènes pouvoit rendre ce soin superflu. Quelque jeune séducteur pouvoit être mieux-écouté que CINTHIE. Il étoit même à croire qu'il le seroit. C'en fut assez pour déterminer cette Mère prévoyante à fuir cette Ville dangereuse: Elle choisit pour sa retraite & pour celle de sa Fille une Maison qu'elle possédoit à la Campagne à quelques lieues d'Athènes. C'étoit un séjour isolé & presque ignoré. Une chaîne de Côteaux & de Bosquets l'enfermoit pour ainsi dire, de toutes parts; mais ces Côteaux, ces Bosquets & cette Vallée formoient le plus riant Paysage. On y jouissoit en repos des trésors & des ornemens de la nature. Elle s'y jouoit & s'y repro-

duisoit sous mille formes. Voyez, ma Fille, disoit CINTHIE à FLORA, voyez si jamais Athènes vous ofrit un pareil spectacle? A la Ville tout est prodige; ici tout est vérité: Rien n'y trompe l'ame, n'y les regards. Ecoutez le ramage de ces oiseaux, il charmera votre oreille, mais votre cœur n'en doit rien redouter. A la Ville, à peine l'oreille est flatée que déjà le cœur est lédit.

FLORA écoutoit les oiseaux & sa Mère. Il faut bien, disoit-elle que l'amour, soit dangereux, puisque ma Mère en dit tant de mal. Il faut bien que les oiseaux ne soient point amoureux, puisqu'ils paroissent si contens.

Ses idées ne s'étendoient pas plus loin; mais CINTHIE jugea qu'elles pouroient s'étendre. Ce'a n'est même pas douteux, disoit cette Mère éclairée. Hé bien! je veux moi même en hâter le moment: Je veux les faire éclore pour les détourner. Elle crut en avoir trouvé un moyen fort simple & d'autant meilleur, que sa Fille étoit fort ingénue.

Elle affecta de décorer l'intérieur de sa retraite. FLORA possèdoit le dessein, mais jamais elle n'avoit dessiné que des objets indifférens, des fleurs, des oiseaux, la figure de quelques Déeses, &c. Il est tems,

disoit CINTHIE, d'offrir à ses yeux d'autres images. Ce qui frappe vivement les regards pénètre sans peine jusqu'à l'ame. Dès ce moment elle affecta de rassembler chez elle divers morceaux de peinture & de sculpture. Elle prenoit pour prétexte le soin d'embélir sa retraite ; mais ces Tableaux, ces Statues, ne présentoient que des images lugubres ; c'étoient par tous des Amans perfides ou malheureux. La Fable, l'Histoire de tous les tems, de tous les Peuples, avoient fourni aux traits de cette Collection. Ici, un groupe représentoit THISBE' expirante à côté de PIRAME, mort avant elle & pour elle. Plus loin on voyoit DIDON, le poignard dans le sein, & mourante sur son bucher. Là, un Peintre avoit représenté sur la toile une Scène plus étendue ; on voyoit au bord d'une Isle ARIANNE délaissée & tendant les bras vers le Vaisseau qui emportoit son parjure Amant. On voyoit dans un autre Tableau MEDE'E jalouse & furieuse égorgeant ses deux Fils. Les autres objets n'étoient ni moins atroces, ni moins éfrayans. La triste FLORA ne pouvoit lever les yeux sans rencontrer de quoi affiger son cœur. Et c'est l'amour ! disoit elle, c'est l'amour qui a causé tant d'infor-

tunes!... Je l'avoue, on ne peut, ni assez le foir, ni assez le craindre.

Chaque jour fortifioit en elle cette prévention & rien ne s'ofroit pour la combattre. Je crois avoir déjà dit que CEPHIRISE gardoit une retraite sévère; aucun home n'y pénétoit. La lecture contribuoit encore moins à égayer cette folitude. On n'y trouvoit que de gros Livres de Morale & de Métaphilique. Ils ennuyoient FLORA, & FLORA se croioit uniquement faite pour s'ennuyer. La seule espèce d'amusement qui lui fut permise, étoit de dessiner & de peindre. Elle y réussissoit parfaitement, & c'est toujourns une consolation que de réussir a quelque chose. Il est vrai que cette occupation n'avoit rien qui put égayer ces idées. Elle n'avoit pour objet que des Scènes tragiques, des catastrophes sanglantes, les peines, les disgraces de l'amour, & jamais ses consolations ni ses douceurs. Ma Fille, lui disoit CINTHIE, n'oublie pas de bien exprimer le désespoir d'OENONE trahie par l'infidèle PARIS: Tu peindras ensuite la fin détalteuse d'HELENE, séduite par ce parjure Amant. FLORA peignoit & frémissoit.

Un An s'étoit écoulé depuis sa retraite. Au bout de ce tems, elle perdit sa Mère qu'une

qu'une maladie violente mit en peu de jours au Tombeau. CINTHIE eût à peine le tems de recomander à sa Fille l'observation des principes qu'elle lui avoit tracés; mais il étoit superflu qu'elle lui en parlat: Ils étoient profondément gravés dans son ame, &, devenue libre, elle se trouvoit moins disposée que jamais à faire usage de sa liberté.

On parloit beaucoup d'une résolution si bizarre. Elle fut la Nouvelle du jour dans Athènes & n'y trouva point d'aprobateurs. STENOR, jeune Athénien, s'en affigeoit encore plus qu'il ne la blamoit. Il avoit aperçu FLORA dans le tems qu'il étoit encore possible de l'apercevoir, c'est-à-dire avant que sa Mère la dérobat aux murs d'Athènes. Il avoit tout employé, mais inutilement, pour pénétrer dans sa solitude, & il s'occupoit alors des moyens de l'en arracher.

Mais coment y réussir? FLORA étoit plus que jamais inaccessible: Elle n'admettoit auprès d'elle qu'une Athénienne célèbre dans l'art de peindre & qui la perfectionoit dans cet art. CHEREA, (c'étoit le nom de cette dernière) n'approuvoit point du tout la singularité de sa jeune élève. Elle eût désiré pouvoir la guérir de sa prévention,

de ses craintes mal fondées. STENOR, qui la connoissoit, n'eût donc pas de peine à la mettre dans ses intérêts. Il avoit lui-même ce qu'il falloit pour la bien féconder; une figure noble, intéressante, faite pour séduire; ce qu'on apelloit alors de l'esprit, & qui en étoit vraiment: Enfin, ce qu'il falloit pour intéresser l'ame & les yeux de toute femme capable de voir & de sentir.

Que ferons nous? disoit STENOR à CHEREA? Comment parvenir à la détromper? Comment me présenter à ses yeux? Ne vous y présentez pas encore, lui dit sa confidente. Ne lui montrons d'abord que votre image. Eh! mon image elle-même, reprit STENOR, va l'éfaroucher! Laissez moi faire, elle s'y acoutumera. Mettons seulement la main à l'œuvre! Je vais commencer à vous peindre. Ah! J'entends, vous m'allez représenter sous l'emblème de quelque ancienne victime de l'amour. L'allégorie est très juste. Non je vais faire de vous le Héros de l'indifférence, un HIPOLITE. Je ne lui ressemble en rien; je ne veux point lui ressembler. N'importe, laissez vous peindre, & laissez moi le soin du reste.

STENOR donna plusieurs séances à CHEREA. Elle fit de son Portrait un fort grand Tableau. Il y étoit représenté en

Chasseur & avec tous les attributs, tout l'atirail que suppose cet exercice. Il paroît-
 soit en avoir toute l'ardeur. Changez l'ob-
 jet de cet empressement, disoit STENOR,
 & jamais ressemblance n'aura été plus com-
 plette. Je veux, reprit CHEREA, que nô-
 tre insensible desire elle même ce change-
 ment, lorsqu'elle conoitra le modèle du Ta-
 bleau; &, en attendant, je veux qu'elle
 regrète que ce modèle n'existe plus.

Dès le jour suivant, CHEREA fit trans-
 porter son ouvrage chez sa jeune élève: Il
 vous manquoit, lui dit-elle, ce morceau.
 Est ce encore un Amant perfide, reprit
 FLORA? Non, ce ne fut pas même un
 Amant; ce fut un modèle d'insensibilité.
 Il est bon d'avoir plus d'un exemple sous
 les yeux. Volontiers; mais son nom? C'est
 l'insensible Fils du galant THESE'E; jamais
 Fils ne suivit moins les traces de son Père.
 THESE'E aimait toutes les fois qu'il en eut
 occasion, & il la cherchoit. HIPOLITE n'en
 cherchait, ni n'en faisoit aucune. HIPO-
 LITE, reprit FLORA, dut s'en trouver bien
 & THESE'E fort mal. Pardonnez moi; la
 fin de celui-ci fut moins triste que celle
 de l'autre. THESE'E mourut vieux entre
 les bras de PHEDRE: HIPOLITE mourut
 jeune, emporté & meurtri par ses che-

vaux. Ah Ciel ! ah la cruelle destinée ! est vérité le sort est bien injuste ; car enfin HIPOLITE n'étoit point amoureux ? Hélas ! non. THESE'E, au contraire, l'avoit presque toujours été ? Hélas ! oui. Que sert-il donc de ne l'être pas ? Je n'en fais rien. N'importe reprit FLORA, c'est une exception à la règle, qui ne tire point à conséquence. En parlant ainsi, elle regardoit l'image du prétendu Fils de THESE'E. Elle plaignoit l'infortune d'un Héros si modeste & si bien fait. Je veux, dit-elle, copier ce tableau ; j'en aurai plus souvent occasion de réfléchir sur la fermeté du Prince qu'il représente ; j'apprendrai mieux à l'imiter.

N'en doutez point, lui dit CHEREA, qui en doutoit beaucoup elle même : C'est par les exemples que l'on s'instruit, que l'on se fortifie. Dès le jour suivant, la jeune Solitaire mit la main à l'œuvre. Elle esquissa le fond du Tableau & s'attacha à copier la principale figure. Il étoit naturel de passer ensuite aux accessoires ; presque tous méritoient une sorte d'attention ; mais FLORA n'en donoit qu'à la figure du Chasseur. Elle aimoit à trouver des fautes dans son ouvrage pour le recommencer. Elle aimoit aussi à croire que la vue de cet objet devenoit pour elle une excellente leçon. Que pouvoit-elle craindre en s'y

arétant ? L'objet réel n'existe plus ; sans doute qu'il eut été plus dangereux de le contempler, car enfin, ajoutoit FLORA, tout cet extérieur est frappant ; ces yeux offrent un heureux mélange de douceur & de fierté ; ces traits sont réguliers & nobles ; on voudroit voir sourire ou entendre parler cette bouche ; on est forcé d'admirer cette taille. Il faut l'avouer, ce fut un bonheur pour les beautés de ce temps là qu'HYPOLITE se plut à les fuir : Elles ne l'eussent pas fui, s'il les eut cherchées ; & je rends grâce à MINERVE de n'avoir pas moi même un pareil combat à soutenir.

Ainsi parloit FLORA, & tantôt elle retouchoit une main, tantôt un œil. CHEREA s'aperçut qu'elle adouciſſoit de jour en jour les regards du jeune Chasseur. Elle crut devoir la contredire à ce sujet. Voilà, disoit-elle, des yeux où il règne trop d'aménité. On fait qu'HYPOLITE étoit fier & même un peu farouche..... Farouche, reprit FLORA, le mot est dur ; passe encore pour indifférent. Vous avez raison, reprit CHEREA ; mais farouche est le mot propre, HYPOLITE ne se bornoit point à ne pas aimer, il avoit presque l'air de haïr. La chasse l'occupoit seule, & lui parut seule digne de l'occuper. Je ne conçois

point, reprit vivement FLORA, quels attraits si puissans peut avoir la chasse. Il faut qu'elle en ait beaucoup. Voyez dans un de ces tableaux, ADONIS mourant ; il s'étoit arraché des bras de VENUS pour chasser. VENUS dut être bien piquée ! Aussi, pourquoi l'aimoit-elle ? Mais lui même, rien ne l'excuse : Attaquer des animaux féroces est un amusement dangereux ; en massacrer d'innocens est un plaisir barbare. C'est toujours un plaisir. Que vouliez vous que fît HIPOLITE ? Qu'il aimât ? Non : mais sans aimer, on peut avoir des amusemens plus paisibles. Pardonnez moi ; il faut qu'un jeune homme soit amant ou chasseur. La chasse est l'unique préservatif contre l'amour. J'avoue que la chaste DIANE en est un exemple. Il est pourtant vrai que DIANE eut quelques bontés pour ENDIMION ; mais une Déesse qui n'aime qu'une fois n'en doit pas moins passer pour insensible. Il n'en doit pas être ainsi d'une mortelle ; mais expliquez vous mieux. Tout chasseur est-il indifférent ? Oui, lui dit CHEREA qui avoit son dessein, tout chasseur cherche à perdre des momens que l'amour cherche à remplir. J'ai donc eu tort d'éviter de les voir ? Sans doute ; on peut les voir sans conséquence, à peu près comme vous regardez ces tableaux.

La jeune Solitaire en crut **CHEREA**, qui de son côté, préparoit un stratagème. Elle en instruisit **STENOR**, qui fut prompt à la féconder. Il étoit devenu le voisin de **FLORA**. Il avoit, à force de soins & de dépenses, aquis une maison peu éloignée de celle qu'elle habitoit. Il parut aux environs, à jour nommé & vêtu en chasseur.

Ses habits, son attirail étoient les mêmes que dans son portrait; la ressemblance en tous points étoit frappante. **FLORA** se trouvoit alors sur une terrasse qui dominoit la plaine. Quelle fut sa surprise de voir à trente pas l'original de son tableau chéri! Elle jeta un cri d'étonnement & peut-être de joie. Il seroit difficile de bien peindre ce qu'elle éprouva. Elle n'eut pû le définir elle-même. Toutefois, cette sensation n'avoit rien que d'agréable & **FLORA** en éprouvoit la douceur, sans en conoitre ni en chercher la cause.

Pour **STENOR**, il conoissoit mieux ses propres mouvemens; il ne doutoit pas que ce ne fut de l'amour, & de l'amour le plus vif. Cependant il faisoit jouer l'indifférence: Il faisoit marquer plus d'empressement à suivre un Daim que d'attention à contempler **FLORA**. Il faisoit la regarder sans paroître ni ému, ni flaté, ni surpris. C'étoit pour

STENOR un rôle difficile, & qu'il joua un peu à faux. Toute femme tant soit peu expérimentée ne s'y fut point méprise; mais F L O R A s'y méprit. Elle vit STENOR la fixer & s'éloigner quelque tems après, en ne paroissant occupé que des suites & du succès de sa chasse. Vous ne m'avez point trompée, dit elle, à CHEREA, un Chasseur est un homme tout à fait indifférent. Il n'est pas plus dangereux d'en être aperçue que de s'en apercevoir. Celui qui s'éloigne ne paroît empressé qu'à faire la guerre aux animaux. Il a pour cet exercice la même ardeur que le Fils de THESE'E. Il est vrai qu'il lui ressemble aussi par les traits. Il lui ressemble? demanda négligemment CHEREA. Quoi! reprit vivement sa jeune élève, cette ressemblance ne vous a point frappée? J'y ai fait peu d'attention. Vous étiez, sans doute, occupée d'autre chose: Jamais rapport ne fut plus parfait dans tous ses points! J'en doute; il y a bien peu d'hommes faits comme l'HIPOLITE de votre Tableau. Et moi je vous soutiens que celui-ci est encore mieux fait. Songez que cette figure d'HIPOLITE est d'une régularité frappante. Cela peut-être. Et vous voulez que la nature l'emporte sur tous les efforts de l'art? Pourquoi non? l'art n'a-t-il pas été imaginé

d'après elle ? Au reste , nous allons mieux en juger : Nôtre Chasseur ne manquera pas de reparoitre. Je n'en crois rien , dit FLORA , avec une espèce de dépit ; il s'est éloigné trop subitement pour avoir dessein de revenir.

Il ne revint pas , en éfet ; on l'attendit en vain. CHEREA lui avoit prescrit cette conduite ; mais qu'il lui en couta pour s'y conformer ! Quoi ! disoit-il , j'ai vû FLORA , celle que j'aime , celle qui m'est cachée depuis si longtems ; ses regards se sont fixés sur moi ; ils s'y sont arrêtés ; elle a paru me voir sans répugnance , peut être même avec intérêt : Et je la fuis ! & je me dérobe à sa vue que j'ai cherchée tant de fois inutilement , que je chercherai peut-être aussi inutilement par la suite ! Mais il n'importe , ajoutoit STENOR , suivons la route qui m'est tracée : J'ai besoin des secours de CHEREA ; ne paroissions point mépriser ses conseils.

Il s'éloignoit toujours en parlant ainsi. FLORA , de son côté , ne quitoit pas encore la terrasse. Vous voyez que j'avois raison , disoit-elle à CHEREA , rien ne reparoit ? Il est surprenant , ajouta-t-elle , avec une espèce de chagrin , il est bien surprenant que ma pénétration l'emporte aujourd'hui à tant d'égards sur la vôtre.

Le jour suivant parut à FLORA délicieux pour la promenade, & sa terrasse l'endroit le plus comode pour se promener: CHEREA n'en convint que foiblement. Elle sentit que le moyen de l'exciter étoit de la contredire. C'est un moyen dont l'usage n'est pas moderne, mais il sera toujours efficace. FLORA se promenoit depuis près d'une heure, quand STENOR parut aux pieds des murs de son jardin; son attirail & son occupation étoient les mêmes que la veille: Sa conduite fut peu différente. Le hazard lui fournit même l'occasion d'étaler son adresse aux yeux de FLORA? Il s'aplaudit de sa victoire; mais, surtout, parce qu'elle lui ofroit un prétexte de s'éloigner moins subitement. FLORA elle même avoit pris part à son succès. Elle croyoit ne s'y intéresser qu'en faveur de sa ressemblance avec HIPOLITE. Cette extrême ressemblance l'étonnoit toujours: Mais plus elles examinoit STENOR, plus la comparaison lui devenoit favorable. Il lui paroissoit en tout point, très supérieur à la figure du Tableau.

Il s'éloigne enfin; FLORA ne put rien voir dans ses yeux qui prouvat que ce fut avec regret. Il avoit encore sù se vaincre pour cette fois. C'en est assez, disoit-il, c'en est même trop: Je ne pourai ja-

mais feindre plus longtems, ni surtout cacher ma feinte. Comment se peut il que FLORA s'y méprène ?

FLORA s'y méprenoit cependant. Il faut, disoit-elle, que la Chasse ait bien des attraits. Elle fait diversion à tout autre chose; nul autre chose ne peut distraire un Chasseur. Ma retraite, au contraire, n'est point inaccessible à l'ennui; je n'y suis point à l'abri des distractions. Quel dommage qu'il soit encore plus dangereux de la quitter.

C'étoit à CHEREA qu'elle adressoit ce discours: Il ne resta point sans réponse. Eh! qui vous empêche, reprit cette dernière, d'égayer v^otre solitude? Je ne vous parle pas d'y renoncer. Vous la croyez nécessaire à v^otre repos: Tant mieux; mais faut-il être éternellement claquemurée? Tout ce qui avoisine v^otre retraite est presque aussi solitaire qu'elle même; osez parcourir cette espèce de désert. C'est le plus grand hazard du monde si vous y apercevez quelque trace de figure humaine. Et le Chasseur? lui dit FLORA, en rougissant un peu. Le Chasseur n'y reviendra peut-être plus. Vous le croyez? Je le présume. Un Chasseur n'adopte jamais un Canton plutôt qu'un autre; il ne consulte que l'intérêt de sa chasse, Mais enfin, s'il y

revenoit ? Le grand malheur ! Oh je crains sa rencontre. Eh bien attendez quelques jours, vous verrez durant cet intervalle s'il reparoit ou non ; mais encore une fois, peut-tre à t-il déjà perdu toute idée de revenir. Cette réflexion déplut à FLORA sans qu'elle put bien dire pourquoi. Cependant elle suivit le conseil qu'on lui donoit ; mais intérieurement elle souhaitoit que le doute de CHEREA put être démenti.

Il ne le fut point. CHEREA prit les mesures nécessaires pour l'empêcher. Gardez vous bien, dit elle à STENOR, de reparoitre d'ici à plus de huit jours. Huit jours ! s'écria STENOR, huit jours sont mortellement longs ! Croyez vous qu'un amant ?... Tout amant extravagant ; ayez de la prudence, autrement FLORA ne cessera point d'en avoir. Alors elle lui détailla les raisons qui exigeoient de lui cette conduite. Il n'en faloit pas moins pour maîtriser son impatience. Il consentit à ne reparoitre de quatre jours.

Le lendemain FLORA étoit sur la terrasse. Voyons, disoit elle, si CHEREA devine bien juste. Ce fut avec regret qu'elle s'en aperçut. Mais, enfin, il pouvoit n'en être pas ainsi le jour suivant : FLORA revint à son poste plutôt que la veille & avec aussi peu de fruit. Je comence à croire, disoit-

elle, que **CHEREA** ne s'est point trompée; après tout que m'importe? J'en ferai plus libre & moins inquiète. Je pourai parcourir ces lieux qu'il abandonne; je ne pourais les fréquenter, s'il n'y renonçoit pas.

Dès le troisième jour **CHEREA** fit venir quelques instrumens de chasse. Que voulez vous faire de cet attirail, lui demanda son élève? Je n'en fais rien, répondit-elle; nous verrons. Qui fait si l'envie de chasser ne nous viendra pas? La chasse n'est pas plus interdite à un sexe qu'à l'autre. Un arc, un javelot, peuvent très bien figurer dans nos mains. Il est vrai, reprit **FLORA**, que des armes peuvent nous être utile. Vous dites que la chasse est un préservatif contre l'amour, des armes peuvent en être aussi un contre les attentats des chasseurs.

CHEREA prévoyoit ce que ne pouvoit prévoir **FLORA**: Elle sentoit, dis je, que cette jeune Solitaire n'ayant encore éprouvé aucun penchant, n'ayant même eu aucune occasion de les voir se développer, elle résisteroit d'autant moins aux premières impressions. Elle étoit donc persuadée que la chasse lui plairoit; elle doutoit encore moins que ce genre d'amusement ne favorisât les vues de **STENOR**; la chasse pouvoit lui fournir mille moyens de rencon-

trer FLORA, qui de son côté, n'auroit pas toujours les moyens, ni sans doute la volonté de le fuir. Car enfin, disoit-elle, il faut bien que ces pauvres enfans se rapprochent & s'expliquent. Mais je veux que STENOR se montre plus tard qu'il ne se le propose; je veux qu'il m'accorde le délai qu'il m'a refusé.

C'est à quoi STENOR ne consentit qu'avec grande répugnance; mais enfin il l'accorda. Rien ne parut distraire les nouvelles chasseresses les trois premiers jours de leur exercice. FLORA, durant cet intervalle, exerçoit son adresse. Je suis heureuse, disoit-elle, que personne ne soit témoin de mon inexpérience. On ignore toutefois si, en parlant ainsi, elle redoutoit toute sorte de témoins. Ce qu'on n'ignore pas, c'est que toutes les fois qu'elle manquoit son coup, elle s'écrioit avec une sorte de complaisance : Que diroit nôtre Chasseur !

Lui même entendit cette exclamation dès le premier jour qu'il se permit de reparoitre. FLORA alors ne l'apercevoit point; mais elle en étoit aperçue. Il parut tout à coup à ses yeux, traînant un jeune Faon qu'il venoit de percer d'une Flèche. Il est à vous, s'écria-t-il à FLORA, c'est de votre main qu'est parti le coup qui l'a terrassé. FLORA, surprise de cette apparition

& du discours, peut-être même flatée de l'une & de l'autre, parut cependant vouloir s'éloigner: Mais elle ne fuyoit pas, & **CHREEA**, qui survint à propos, n'eut pas de peine à la retenir. Qu'elle est belle! disoit **STENOR** en lui même. Ces armes, cet habit, donent encore plus de jeu aux graces de sa personne. On la prendroit pour **DIANE**, ou plutôt **DIANE** voudroit elle même être prise pour **FLORA**.

STENOR fut tout près d'oublier le rôle qui lui avoit été prescrit. Il alloit parler d'amour à celle pour qui il devoit paroître indifférent. Un coup d'œil de **CHREEA** le remit sur la voie. Il ne parla qu'en Chasseur déterminé. Cet exercice est donc bien délicieux? disoit **FLORA**. Quoi! reprit **STENOR**, vous le suivez & vous ignorez ses plaisirs? Je n'ai jamais connu de plaisirs répondit naïvement **FLORA**. Mais, reprit **STENOR**, la chasse à les siens. Par exemple quels délices de devancer l'Aurore, de la voir se lever dans sa parure la plus brillante, de respirer la fraîcheur que le Zéphire sème autour d'elle, de voir les fleurs s'embélir des larmes délicieuses qu'elle répand, d'écouter les oiseaux chanter leurs amours à l'instant même de leur réveil!... Leurs amours! interrompit **FLORA**; on m'a dit qu'un

Chasseur devoit mépriser l'amour : Celui des oiseaux peut il donc l'intéresser ? Il est vrai , reprit STENOR ; mais on aime à contempler de loin les périls dont on est exempt. Je vous suppose assise paisiblement sur les bords du Pyrée (*) : Cette vaste mer qui s'offre à vos regards les étone & les éfraye , mais le spectacle en lui même vous intéresse. Un vent léger fillone à peine la surface des eaux ; on diroit que THETIS à choisi cette journée pour son triomphe , où que VENUS doit célébrer le jour de sa naissance. Vous voyez dix Vaisseaux s'empresse à fuir le rivage ; la voile s'enfle par degrés ; on entend les cris de joie des Matelots ; ils chantent les louanges de NEPTUNE & de BACHUS ? Ils se croient déjà maîtres des trésors que renferment les plus lointains climats ; ils pensent avoir enchainé les vents & la fortune ? J'avoue, reprit à son tour FLORA , qu'un tel spectacle peut intéresser. Il en est de-même du chant des oiseaux , ajouta STENNR , mais ne quitons pas le Pyrée. Le tableau change. Ce Ciel , auparavant si pur , se voile & s'obscurcit ; le tonnerre gronde , l'air sifle avec fureur , la mer s'enfle & mugit ; les

Vaisseaux

(*) Port d'Athènes.

Vaisseaux qui la couvrent font tantôt portés vers les nues tantôt précipités au centre de l'abîme. L'air, l'eau, & le feu se les disputent. L'éfroi, la consternation, remplacent les cris d'allégresse. On fait des vœux mais on n'attend que la mort... Arrêtez donc ! interrompit FLORA, vous me faites frémir ! Je vois bien que par cette peinture vous figurez les péri's où l'amour nous expose. On me les a toujours dépeints sous de pareilles couleurs ! Il est vrai, dit alors CHEREA, en s'adressant à STENOR, il est vrai qu'on ne lui fit jamais envisager l'amour que sous un aspect éfrayant. Tout ce qui l'environe dans sa retraite lui rapelle cette idée rebutante ; & vous cherchez encore à l'aggraver. Moi ! reprit l'Athénien, en faisant un nouvel effort sur lui même, je ne fais que peindre d'après nature ; mais voici un exemple tout récent & dégagé de tout emblème. Peut être on vous a parlé de SAPHO la Lesbienne. On en a fait une dixième Muse, & come les neuf autres, elle se piquoit d'insensibilité. Les ans de SAPHO se sont acrus avec sa gloire. On admiroit toujours ses ouvrages, mais on négligeoit sa persone. Elle n'a pu se résoudre à être négligée. Elle a voulu fixer le jeune

PHAON ; ses liens n'ont pu le retenir. Vainement elle chantoit son nom dans ses vers , & lui affuroit l'immortalité. PHAON disparut & mit les flots de la mer entre SAPHO & lui. Mais SAPHO vient de se précipiter dans ces mêmes flots , qui avoient facilité l'évasion de son amant.

Ah, Ciel ! s'écria FLORA, voilà un trait qui manque à ma collection. Que je plains SAPHO d'avoir cédé à l'amour ! Que de maux il entraîne à sa suite ! Ah ! puisque la chasse nous en préserve , je veux chasser toute ma vie.

Cette résolution n'éfraya point STENOR. Il la préféreroit à celle que FLORA eut pu prendre de garder la solitude. Tout va bien, lui disoit à demi voix la bone CHEREA ; vous avez bien fait de charger le tableau. Vous verrez FLORA désirer elle même que les couleurs s'affoiblissent.

STENOR eut voulu poursuivre l'entretien ; dut-il encore parler contre l'amour. Il avoit du moins l'avantage de parler à FLORA, mais il fallut se séparer. Ce qui le consolait beaucoup c'est que FLORA dit tout haut à sa compagne , qu'elle espéroit chasser le lendemain dans le même canton.

Ce n'étoit pas une de ces choses qu'il put oublier. Le jour suivant il étoit au rendez vous avant que FLORA y vint, &

cependant elle y vint plutôt qu'à l'ordinaire. Il l'aborda avec ménagement, mais il n'eut recours à aucun prétexte.. Savez vous bien, lui dit-elle, que toute la nuit j'ai rêvé des tempêtes, des naufrages, & des noyés? Cette pauvre SAPHO ne me fait pas de l'esprit! J'avoue, répondit STENOR, que la catastrophe est affreuse. Comment, avec tant de génie, ajoutoit FLORA, comment SAPHO n'a-t-elle pu prévoir ni prévenir cette fin déplorable? C'est que le génie nous aide à diriger les autres & nous égare souvent nous mêmes. Mais SAPHO avoit long-tems vécu sans s'égarer? Trop long-tems peut être. Comment? C'est que vingt ans plutôt on ne l'eut pas vue, & qu'elle ne fut pas noyée. Quoi! vous eussiez voulu qu'elle aimât? Je ne veux rien. Je dis seulement qu'elle même voulant finir par aimer, elle devoit s'y prendre plutôt. Mais dans tous les tems l'amour est à craindre. Ne vous souvient-il plus de l'avoir comparé à la plus horrible tempête? Belle FLORA une tempête n'engloutit pas toujours le Vaisseau. Le plus souvent il fournit sa course & rentre au port chargé de richesses, orné de banderoles, & au milieu des cris de joie de ceux qui l'ont dirigé. Ainsi, ajouta FLORA, votre comparaison n'étoit

pas juste ? Pardonnez moi. Je n'ai jamais voulu dire que l'amour fit le malheur de ceux qu'il foumet. Je crois même que le nombre des amans fortunés l'emporte sur celui de ses victimes. Quoi ! s'écria-t-elle avec embarras , vous ne cherchez donc point à l'éviter ? Jusques à présent , reprit STENOR , j'ai fait de mon mieux pour y réussir. En comparant les dangers aux périls que court un Vaisseau , je me suis tenu au rang des spectateurs ; je n'ai contemplé le Vaisseau que du rivage.

Cette réponse pouvoit tranquiliser FLORA , mais on ignore si elle la satisfit. On reprit la chasse , qui ne fut pas des plus heureuses. STENOR étoit distrait , FLORA rêveuse , & CHEREA plus attentive aux mouvemens qu'éprouvoit sa jeune élève , qu'à ce qui se passoit dans la plaine. Elle ne doutoit point que la prévention de FLORA ne s'affoiblit de jour en jour. Elle recommanda à STENOR de mettre autant de réserve dans sa conduite que dans ses discours. De son côté il lui fit part d'un dessein qu'il jugeoit plus efficace que les Discours les mieux préparés & la conduite la plus circonspecte.

On se rencontra encore les trois jours suivans , & l'entretien roula toujours à peu près sur la même matière. Il arriva

seulement que STENOR parloit contre l'amour en home, qui n'en veut pas être cru sur sa parole, & que FLORA penchoit beaucoup à ne plus le croire.

Deux jours après elle chassoit avec sa compagne. Le tems s'écouloit, & STENOR ne paroissoit point. FLORA, au fond, en étoit surprise, & CHEREA feignoit de l'être. La jeune chasseresse étoit infatigable ; elle voulut se retirer plus tard qu'à l'ordinaire. La nuit étoit proche quand elle rentra, mais STENOR n'avoit point paru.

Il ne parut pas non plus le jour suivant. Pour FLORA, elle se trouva plutôt fatiguée que la veille. Le Soleil n'étoit pas encore prêt à disparoitre, & déjà elle avoit quitté la pleine.

Qu'est-il donc arivé à nôtre Chasseur ? disoit elle à CHEREA ? Je ne puis le deviner, répondit cette dernière. Je présume qu'il aura voulu essayer si la chasse n'est pas plus avantageuse dans un autre Canton, & que nous pourons le revoir demain dans celui que nous venons de parcourir. Et moi, reprit FLORA avec vivacité, j'en veux demain parcourir un autre : J'ai aussi quelque envie de juger s'il me fera plus favorable.

CHEREA ne se méprit point au ton de cette réponse. Elle avoit même prévu cette résolution, & elle étoit bien éloignée de la combattre. FLORA dormit peu la nuit suivante. Quelle est donc cette inquiétude que j'éprouve? disoit-elle: Pourquoi m'occuper ainsi de l'absence d'un inconnu? J'aurai dû moi même éviter sa présence. Mais que dis-je! pourquoi le fuir? Sa conduite prouve que j'aurois eû tort de le craindre.

Elle persista néanmoins dans sa résolution. Il est vrai qu'en préférant un nouveau Canton à l'ancien, elle ne faisoit aucun sacrifice décidé. Le hazard pouvoit occasioner une rencontre avec STENOR, & FLORA ne songeoit point à prévenir cet éfet du hazard. CHEREA la conduisoit & elle se laissoit conduire. Insensiblement elles arrivèrent auprès d'un petit Bosquet très agréable. Une fontaine en occupoit le centre & y répandoit une fraîcheur délicieuse: Une cascade naturelle procuroit à l'eau un doux murmure. Un gazon, des fleurs, tapissoient les bords de la fontaine: D'autres fleurs étoient éparfes dans le Bosquet, & quelques buissons heureusement placés ne permettoient point aux yeux d'en parcourir toute l'étendue. Divers oiseaux y formoient à leur manière un combat musical. Tout à coup ils furent interrompus

par les sons d'une flute, auxquels se joignirent l'instant d'après ceux d'une voix très sonore & très flexible. Elle chantoit les douceurs de l'amour & de la constance.

» Aimable Fils de VENUS, disoit-elle, tu
 » répans tes bienfaits sur tous les hu-
 » mains; tous les humains sont égaux à
 » tes yeux. Du Palais, tu passes dans
 » la chaumière. Elle te possède même
 » plus souvent que les Palais. Chez les
 » bergers l'on se dit: Je vous aime; &
 » c'est un ferment, rien n'en peut déga-
 » ger. Le seul ferment qu'on osât rom-
 » pre parmi eux seroit celui de n'aimer
 » jamais.

Ces mots frappèrent vivement FLORA :
 Un mois plutôt elle n'eût songé qu'à fuir:
 Elle ne songea qu'à s'approcher. Cette voix,
 dit-elle à CHEREA, est bien digne d'être
 entendue. Ecoutons de plus près pour
 n'en rien perdre, mais évitons d'être aper-
 çues pour ne point éfaroucher la Chanteu-
 se. La Chanteuse poursuivit en ces ter-
 mes!

» Cœurs indifférens! ne vantez plus la
 » paix dans vous jouissez: Elle est un so-
 » meil; ce sommeil est un trépas. Pour
 » vous tout est mort, & vous l'êtes pour
 » tout ce qui existe, Et vous que l'a-

„ mour foumet à son Empire, la natu-
 „ re entière est soumise au vôtre : C'est
 „ vous tous que l'Astre du jour éclaire :
 „ Vous seuls qui conoissez le prix de ses
 „ bienfaits. Que le jour est beau quand
 „ on aime ! Come l'amour fait tout ém-
 „ bélir ! Le parfum de ces fleurs en de-
 „ vient plus délicieux , l'émail des prai-
 „ ries plus vif, le cristal des eaux plus
 „ pur , le chant des oiseaux plus harmo-
 „ nieux. Ce ruisseau qui s'éloigne & se
 „ précipite vers sa pente , invite les Amans
 „ à se rapprocher ; ce lierre & cet ormeau
 „ leur prescrivent d'être inséparables ; tout
 „ leur parle dans la nature , & partout ils
 „ reconnoissent le langage de l'amour.

Chaque inflexion de cette Voix , péné-
 troit jusqu'à l'ame de FLORA. Elle ou-
 blioit même de se défendre contre ces im-
 pressions. Elle oublioit jusqu'aux discours
 de sa Mère , & disoit à CHEREA : Je vou-
 drois que nôtre inconnu entendit ces ac-
 cens & ces paroles : J'épierois avec soin
 l'effet que produiroit sur lui les unes &
 les autres.

Jugez en donc ! lui dit-il ; cet inconnu
 est à vos genoux. STENOR y étoit éfec-
 tivement. FLORA jetta un cri de surpris-
 se, mais ses yeux ne marquoient nul cou-
 rageux , nulle envie de fuir. Que faites vous,

disoit-elle à STENOR ? Cette attitude ne va point à un Chasseur , à un ennemi de l'amour. Je ne dois pas moi même... Ah ! interrompit STENOR , oubliez une prévention injuste & si peu naturelle ! N'êtes vous née avec tant de charmes que pour les soustraire à nôtre admiration ? Nous est il possible de ne leur pas rendre hommage ? Cet hommage doit-il vous irriter ? FLORA ne trouvoit point de réponse à ses questions. Mais enfin , dit-elle ; vous savez que l'amour a causé bien des malheurs ; on m'en a toujours entretenue , & je n'ai pas encore vû d'exemples démentir ces maximes. Vous en verrez , lui dit STENOR , en colant sa bouche sur une de ses mains ; vous ferez vous même cet exemple. En attendant , le hazard vous en offre un autre ? Interrogz ce couple dont les accens ont mérité vôtre attention.

Ce couple ne chantoit plus , mais il ne s'étoit pas éloigné. De grace , dit FLORA , en s'adressant à la jeune personne qui avoit chanté , délivrez moi d'un doute : Croyez vous tout le bien que vous disiez de l'amour il n'y a qu'un instant ? Il nous en a plus fait , répondit-elle , que jamais nous n'en pourons dire. Quoi ! reprit FLORA , vous en parlez d'après vous mêmes ? Nous ne faisons que peindre ce que nous éprou-

vons. Et depuis quand l'éprouvez vous ? Depuis que nous nous sommes aimés ? Êtes vous unis ? demanda CHEREA. Oui , pour jamais , répondit le jeune homme. Chaque jour nous bénissons nos chaînes & nous prions l'Amour de les resserrer. Chaque jour accroît notre bonheur , & tant que rien ne nous séparera , il ne cessera point de s'accroître.

Vous les entendez , belle FLORA , disoit STENOR ; ils ont en effet le langage du bonheur & de la vérité. FLORA commençoit à le croire & , qui plus est , elle n'affectoit plus d'en douter ; mais les images lugubres qui avoient si longtems affligé ses regards , occupoient encore son esprit. Vous en jugerez , disoit elle à STENOR , vous verrez si je dus en être frappée. STENOR ne demandoit pas mieux que d'être pris pour Arbitre dans cette matière. On abrégua le tems de la Chasse , on se rendit chez FLORA. Voyez , disoit-elle à STENOR , en l'introduisant dans un Sallon , voyez si de tels exemples ont dû m'intimider... Mais , ô Ciel ! que vois je moi même ? Quel changement inattendu ! Comment ces tableaux ne sont ils plus ce qu'ils étoient ? D'où vient cette métamorphose.

Qu'on juge en effet si FLORA dut être surprise ? Un spectacle tout nouveau s'offroit

à sa vue. Au lieu de ces catastrophes terribles qui l'avoient éfrayée jusqu'alors, elle n'apercevoit plus que des Scènes tendres & propres à la rassurer. Tout dans ces tableaux anonçoit l'amour paisible & fortuné. Rien n'y bleffoit les regards, tout y intéresseoit l'ame. Celle de FLORA étoit vivement émue. On présume bien cependant qu'elle n'attribuoit à nul pouvoir magique le changement arivé dans sa retraite. Elle ne doutoit point que CHEREA n'y eut contribué; mais elle ne s'en plaignit pas amérement. Vous me trompez! lui dit-elle d'un ton qui prouvoit qu'elle ne regrettoit pas de l'être ainsi, vous me trompez! Quel est vôtre dessein? De vous rendre heureuse, lui répondit CHEREA, de soustraire vôtre ame à une résolution peu réfléchie, à un préjugé funeste. Vous voyez STENOR, ajouta-t-elle, son indifférence n'étoit que suposée, sa tendresse pour vous m'étoit connue, je le connois lui même à tous égards, & à tous égards il est digne de vous.

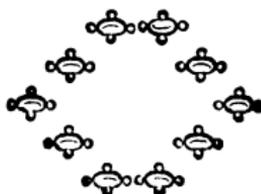
Durant ce discours STENOR étoit aux genoux de FLORA. Oui, lui disoit-il, je vous avois vue avant que CINTHIE vous enterrât dans cette solitude: Je vous adorai toujours depuis, même en désespérant de jamais vous revoir. C'est l'amour seul

qui m'a inspiré la conduite que j'ai tenue ; il doit être mon excuse. D'ailleurs mes vues sont aussi légitimes que mon amour est sincère.

On a pu voir FLORA perdre successivement ces préventions contre l'amour. Le changement des tableaux devenoit même à peu près superflu. Il acheva pourtant d'anéantir une crainte, qu'un stratagème équivalent avoit fait naître ; il n'en falut aucun pour déterminer FLORA en faveur de STENOR. En peu de tems il devint son époux & ne cessa point d'être son amant. Chaque jour elle s'étonnoit d'avoir pu craindre l'amour. Ses idées se fortifioient & s'étendoient de plus en plus. Vous m'avez bien jouée, disoit elle à STENOR & à CHFREA, mais je le méritois, & je vous le pardone. Je regrette seulement que le couple chantant du bosquet n'ait eu qu'une félicité factice. Il jouoit assez bien son rôle pour mériter qu'il lui fut naturel. Rassurez vous, lui répondit STENOR, ce rôle n'étoit point joué. Apostés là, pour me servir, ces jeunes gens n'en exprimoient pas moins leurs sentimens propres. On assure qu'ils sont encore les mêmes. Vous, ma chère FLORA, conservez toujours les vôtres. Cet amour qui causoit votre éfroi, causera votre bonheur & le mien. Ce n'est

pas cet amour frénétique, impérieux & jaloux, cette passion qui déchire l'ame au lieu de la consoler; c'est cette charmante union des cœurs, aussi éloignée de la tiédeur que de l'emportement, aussi douce que sensible, qui ocupe sans tourmenter; qui ne néglige ni n'obsède; en un mot, ce n'est point l'amour tel qu'on se plaic souvent à le peindre ou plutôt à le défigurer: C'est l'amour tel qu'il est, tel qu'il doit être.

Par l'Auteur des Contes Philosophiques.



Le Magistrat de NEUCHÂTEL, fondé sur les motifs énoncés dans les Plans des quatre premières Loteries, en propose une cinquième, semblable en tout aux précédentes, pour le Fond capital, le nombre des Billets & la distribution des Lots, & qui se tirera avec les mêmes précautions le 7 Novembre prochain. Les Billets seront signés par M le Maîtrebourgeois BOURGEOIS, Directeur, & par M. J H DELUZE du Petit Conseil. Le bénéfice toujours de 10 pour cent, se prélèvera sur les Lots. Le paiement s'en fera quinze jours après le tirage par M. Félix Henri MRUBON, Maître des Clés en Chef, seul Collecteur de cette Loterie à Neuchâtel, chez qui le Bureau est ouvert dès à présent: De même que chez M André BOVAY, Fils à Genève. On payera chez ce dernier un Batz & demi en sus de l'Ecu Neuf, qui fait le Prix de chaque Billet.

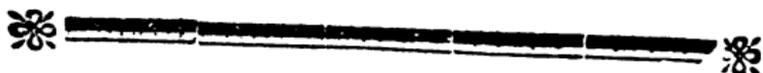
P L A N.

2500 Billets à 4. L argent de Berne soit un Ecu Neuf font L 10000.

1	Lot	de	L 2000	L 2000
1		de	1000	1000
1		de	400	400
2		de	200	400
5		de	80	400
10		de	50	500
30		de	30	900
50		de	20	1000
100		de	10	1000
300		de	8	2400

500 Loss

L 10000



LA Septantième Loterie de l'Hôtel de Ville de Paris, composée de 20000 Billets, sur lesquels il y a 1200 bons Lots, se tirera irrévocablement le Samedi 25. Octob. 1766.

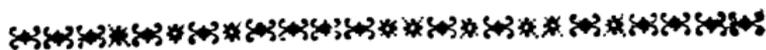
DISTRIBUTION DES LOTS.

1	Lot de L 50000 de France	L 50000
1	20000	20000
2	10000	20000
2	5000	10000
3	3000	9000
4	2000	8000
6	1500	9000
36	1000	36000.
70	500	35000
200	300	60000
875	200	175000

1200 Lots montant en Arg. de France L 432000

Les Lots de cette Loterie seront payés come ceux des précédentes, en Argent comptant au Porteur des Billets Gagnants quatre jours après le Tirage

On trouvera des Billets de cette Loterie, jusques au 20me Octobre, chez M. André BOVAY Fils, à Genève, à raison de 18 Livres de Suisse chaque Billets, les Etrangers qui en fouhaiteront, afracnchiront les Lettres & l'Argent,



T A B L E.

R EFLEXIONS sur le vrai bien.	235
Lettre aux Editeurs sur le Mariage des Prêtres.	245
Autre Lettre sur le même sujet.	249
Anonces de Livres. Histoire des Révolutions de l'Empire Romain, pour servir de suite à celle des Révolutions de la République.	257
Déclaration de M. HEUMAN, ancien Professeur en Théologie de la Confession d'Augsbourg, dans l'université de Göttingue, en faveur de la Doctrine des Réformés touchant la Ste. Cène &c.	294
Oraison funèbre de STANISLAS, Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar &c.	296
Discours qui a remporté le Prix de l'Académie Royale des Belles Lettres de Caen.	307
Sujets des Prix proposés par l'Académie des Belles Lettres de Marseille	318
Prix de la Société Oeconomique de Bienne.	319
L'amour tel qu'il est, Conte tiré du Grec.	323
Loteries.	358